

II

LA MIGRATION DES FRANÇAIS AU MAROC : MOTIVATIONS AU DÉPART, REPRÉSENTATIONS DU « CHEZ-SOI » ET ALTÉRITÉ CULTURELLE

Catherine Therrien

1 - Introduction

Nous l'avons déjà évoqué dans l'introduction de ce livre, cette recherche, et particulièrement ce chapitre, s'inscrit dans la continuité de précédents travaux, dont un projet de recherche financé par l'union européenne sur les liens transnationaux entre la France et le Maroc et une thèse de doctorat sur les couples mixtes maroco-étrangers. Ces deux projets de recherche nous ont amené à travailler sur le Maroc comme terre d'immigration (particulièrement auprès de la population française³²), sur les récits migratoires, sur les parcours identitaires, et sur la notion du « chez-soi ». Ce chapitre, fruit de l'analyse de nouvelles données qualitatives recueillies auprès de 30 migrants³³ rend compte de la diversité des motifs migratoires évoqués par les Français et montre, par le biais d'une description ethnographique, les différentes façons dont ces migrants configurent leur « chez-soi ».

32. Le tiers de l'échantillon de notre thèse (Therrien 2014/2015 et 2009) était constitué de couples franco-marocains et le projet européen Trans-Net (Virkana et al. 2012) nous a amené à interroger 60 migrants Français et 20 Marocains « de retour ».

33. Ceux-ci sont désignés à l'aide de pseudonymes

Nous verrons, dans un premier temps, que les narrations recueillies évoquent une combinaison de différents motifs migratoires. En rendre compte permettra de nuancer les différentes raisons pour lesquelles ces Français sont venus s'installer (temporairement ou non) au Maroc. Il sera montré, dans un deuxième temps, que vivre « avec » ou « parmi » les Marocains, « dans un entre-soi » (souhaité ou non), « au sein d'une bulle », « à l'intérieur d'un bunker », « en parallèle de » ou encore être considéré comme étant « des leurs » rend compte non seulement de rapports différents à l'altérité culturelle, mais également de différentes stratégies « d'intégration ».

2 - Méthodologie et caractéristiques sociologiques des participants à la recherche

Afin de répondre aux différents objectifs de cette partie de la recherche (analyser les différentes configurations du « chez-soi » des migrants français installés au Maroc et poursuivre l'exploration des motifs migratoires évoqués dans les récits), nous avons mené des entretiens semi-structurés ainsi que deux entretiens de groupes auprès de trente Français installés dans six villes marocaines différentes (Meknès, Rabat, Casablanca, Essaouira, Marrakech, Fès). Les entretiens ont couvert un large éventail de sujets dont les parcours migratoires, les représentations du « chez-soi », les projets d'avenir, la cohabitation avec les Marocains, etc. La méthode de proche en proche nous a permis de diversifier notre échantillon qualitatif en fonction de différentes catégories migratoires (neuf migrations liées au travail, sept migrations familiales et quinze migrations pour style de vie - lifestyle migrations

- incluant huit retraités et six migrants « en quête ») ainsi qu'en fonction du genre (nous avons rencontré quatorze hommes et seize femmes) et de l'âge (variant entre 32 et 71 ans). Nous n'avons pas cherché à diversifier notre échantillon en lien avec l'année d'arrivée au Maroc. Il est par ailleurs intéressant d'observer que la majorité des migrants que nous avons rencontrés (24 participants sur 30) étaient arrivés après les années 2000 ce qui correspond, comme le montre le deuxième chapitre, à la plus récente « vague » migratoire française vers le Maroc.

Afin de tracer un portrait rapide des principales caractéristiques sociologiques des participants à notre recherche, notons que la majorité de notre échantillon était constituée d'individus mariés (20/30) ou ayant choisi la vie maritale (3/30). Plusieurs d'entre eux avaient des enfants, quasiment tous scolarisés à l'école française au Maroc ou en France³⁴. Notons également que vingt-cinq des trente personnes interrogées avaient acquis un titre de séjour (carte de résidence)³⁵, que quatre circulaient avec un statut de « touriste » et qu'une Française avait récemment acquis la nationalité marocaine³⁶. Les participants sélectionnés avaient

34. Une Française avait mis son enfant à l'école marocaine pour le préscolaire et un couple avait inscrit ses enfants dans une école marocaine privée et plus spécifiquement dans une école coranique (dar el Coran). Les enfants de certains Français arrivés récemment au Maroc avaient été (ou étaient) scolarisés en France.

35. Certains de ceux qui avaient une carte de résidence avaient passé plusieurs années au Maroc en sortant du territoire tous les trois mois.

36. En fait, il s'agit d'une femme (Gaëlle) née en France de mère française et de père marocain (ses parents ont divorcé alors qu'elle était en bas âge). Elle n'avait jamais demandé la nationalité marocaine non pas parce qu'elle n'en voyait pas l'utilité, mais parce qu'elle ne s'était jamais affiliée au Maroc. D'abord, elle a réalisé à l'adolescence seulement qu'elle était marocaine de par sa descendance paternelle (au

détenu tous un niveau Bac, plusieurs détenant un niveau universitaire élevé et leurs revenus familiaux étaient, pour plus du deux-tiers d'entre eux, supérieurs à 2000 €/mois³⁷, ce qui est largement supérieur au niveau de vie de la grande majorité des Marocains. Mentionnons pour terminer que plus de la moitié de ces participants se sont définis comme athée (dont un homme converti à l'Islam pour des raisons utilitaires liées au mariage avec une musulmane), que neuf personnes s'affiliaient au catholicisme (bien que la plupart se sont dits non pratiquants), que trois de ces Français étaient convertis à l'Islam et que deux se sont définis comme pratiquant une forme de « spiritualité ».

Si la prise de contact et l'entrée sur le terrain ont été faciles, nous qualifierions l'expérience ethnographique que nous avons vécue au cours de cette recherche de relativement déstabilisante. Certains discours sur l'altérité culturelle (sur la perception des Marocains, sur les relations que les enquêtés avaient créées – ou non – avec les Marocains, sur l'absence de désir d'intégration, etc.) nous ont particulièrement interpellée, bousculée. Il faut dire que nous nous sommes volontairement

moment du divorce elle a vécu avec sa mère et a peu ou pas fréquenté son père). Au moment où elle a réalisé qu'elle pouvait réclamer une ascendance marocaine, elle ne l'a pas fait : elle n'en voyait pas l'utilité à ce moment-là et elle ne se sentait en rien Marocaine. Elle a récemment demandé (et obtenue) la nationalité marocaine pour des raisons qu'elle qualifie d'utilitaires. Il est intéressant de noter qu'elle ne se définit toujours pas comme Marocaine, raison pour laquelle elle a été retenue comme une exception aux critères établis de l'échantillon (voir introduction). Notons que Gaëlle s'est convertie à l'islam (pour elle la religion transmise par la filiation ne fait aucun sens). Selon ses propres dires, le fait d'être une Française convertie à l'islam l'a aidé à obtenir la nationalité marocaine : on lui a clairement facilité l'accès à la nationalité alors qu'elle n'avait pas tous les papiers nécessaires.

37. Au moins neuf de ces participants avaient un revenu familial supérieur à 4000 €/mois, dont cinq familles qui gagnaient plus de 7000 €/mois.

présentée à ces Français comme une anthropologue canadienne résidant au Maroc en omettant volontairement de mentionner que nous étions en couple mixte (avec un Marocain) et que nos propres enfants étaient scolarisés à l'école privée marocaine. À la fin de certains entretiens, lorsqu'on nous demandait la raison pour laquelle nous étions nous-mêmes au Maroc, nous avons parfois vu des visages se transformer, se remémorant à posteriori ce qui avait été dit sur les Marocains ou sur le système scolaire marocain par exemple. En tant qu'étrangère occidentale, nous faisons ethnographiquement partie du « nous », place qu'on nous a attribuée bien évidemment. À la fin de certains entretiens, lorsque nous étions appelée à parler de notre parcours migratoire, cette frontière se déplaçait parfois. *« Vous en plus, vous êtes peut-être plus intégrée que moi. Vous êtes mariée à un Marocain, votre intégration est quand même plus forte que la mienne, c'est votre pays d'adoption et vous allez peut-être resté jusqu'à la fin de votre vie. Moi peut être pas... »* Janice, conjointe d'un expatrié, co-gérante d'une société de counselling.

Nous ne passions pas du « nous » au « eux » (conservant notre statut d'étrangère), mais du « nous » au « avec eux », ce qui correspond à une position quelque peu délicate au regard de la situation d'entretien, selon ce que nous avons pu observer sur le terrain. Force est de constater que la position de proximité (réelle ou imaginaire) qui nous a été attribuée par plusieurs Français au cours du terrain – celle d'être étrangère comme eux – a permis à certains une plus grande liberté d'expression. À la lumière de ce constat, nous pouvons déduire que les discours de ceux qui en savaient un peu plus sur notre parcours personnel ont pu être orientés différemment (plus en retenue).

3 - La diversité des motifs migratoires évoqués dans les récits

Au moment de l'analyse, la première étape a consisté à répertorier la diversité des motifs migratoires évoqués dans les différents entretiens par le biais d'une analyse thématique. Ayant déjà entamé ce travail au cours de nos précédents travaux, le but poursuivi ici est de nuancer encore davantage l'analyse en donnant à voir les différentes combinaisons mises en scène dans les récits.

3.1 - Une liberté de mouvement

Avant d'explicitier les différents motifs migratoires, il nous semble important de souligner la spécificité de la trajectoire migratoire des Français³⁸ vers le Maroc. Pour ce faire, nous reprendrons l'expression *Freedom of movement* (liberté de mouvement) que Gustafon (2006) a fait émerger de ses travaux. « *Freedom of movement is about the ability to move and the ability to access desired spaces and places. These abilities require access to means of transport and to communication infrastructures, and a life situation that permits physical mobility. In addition, physical mobility to some extent depends on physical status, social status and legal status. Thus, freedom of movement depends on resources, abilities and capacities that are very unequally distributed.* » (Gustafon 2006 : 27).

Les Français ont non seulement la liberté de circuler, mais également celle de choisir, comme le dit Gustafon, où aller, où rester et où développer des liens émotifs. De son côté, Ahmed (1999) invite les chercheurs à être attentifs aux déterminations

38. Les Français ne sont évidemment pas les seuls à profiter de cette liberté de mouvement : 64 des 193 Etats membres de l'ONU sont dispensés de la formalité de visa d'entrée au Maroc.

historiques des expériences migratoires : Qui voyage ? Quand ? Comment ? Et sous quelles circonstances ? En contrastant les trajectoires migratoires des Marocains vers la France et des Français vers le Maroc, nos précédents travaux (Virkama et al. 2012) ont mis au jour l'impact des régulations étatiques sur les projets migratoires et sur la liberté de mouvement. D'abord, les Français qui veulent venir au Maroc, contrairement aux Marocains qui vont vers la France, n'ont besoin d'aucun visa. Bien que la législation exige une carte de résidence pour ceux qui veulent rester plus de trois mois, le terrain nous a bien montré que certains Français sont installés au Maroc depuis de nombreuses années sans jamais avoir demandé cette carte de résidence ; ils circulent librement avec leur « statut de touriste », ayant comme seule obligation de sortir du territoire tous les trois mois. Cette liberté de mobilité a un impact direct sur les projets migratoires puisque ceux-ci peuvent se construire petit à petit, au fil des différents séjours touristiques. Plusieurs Français rencontrés étaient déjà venus au Maroc en séjour touristique avant de s'y installer. Ce lien entre tourisme et migration a d'ailleurs été souligné dans d'autres travaux sur les lifestyles migrations.

3.2 - La recherche d'une meilleure qualité de vie et l'attraction de « l'ailleurs »

Les recherches portant sur les lifestyle migrations (migrations pour style de vie) et celles portant sur l'expatriation nous ont semblé les plus appropriées pour orienter théoriquement cette partie de notre analyse. L'ouvrage collectif dirigé par les chercheurs anglais Karen O'Reilly et Micheal Benson (2009), qui porte sur les aspirations et l'expérience des lifestyle migrants

partis à la quête d'une nouvelle vie, les études menées sur les retraités britanniques installés en Espagne,³⁹ sur les Québécois installés en Floride,⁴⁰ sur les Français installés à Marrakech⁴¹ ou encore celles portant sur les expatriés dans différentes parties du monde⁴² nous ont éclairée sur des éléments empiriques et théoriques pertinents à explorer. Les trajectoires migratoires de plusieurs Français au Maroc reflètent le point de vue des écrits sur les *lifestyle migrations*⁴³. Les Français ont en effet la possibilité de construire leur projet migratoire progressivement, au cours de leurs différents séjours au Maroc, et même celle de quitter la France sans projet migratoire préalablement défini. Ils peuvent s'installer au Maroc avec le seul objectif de rechercher une « meilleure qualité de vie ». Il leur est même tout à fait possible, les différents terrains ethnographiques que nous avons menés nous l'ont montré, de demeurer sur le territoire marocain pendant des années sans obtenir de carte de résidence (voir chapitre précédent).

Une première étude exploratoire a permis de montrer que ce qui caractérise l'ensemble des parcours migratoires des Français peut se résumer par la recherche d'une meilleure qualité de vie et/ou par un fort désir « d'ailleurs » (Virkama et al. 2012). Nous avons par ailleurs mis au jour le fait que la

39. Gustafson 2008, Casado-Diaz 2006, Rodriguez 2001.

40. Tremblay et O'Reilly (2004).

41. Escher et Petermann (2013), Bousta (2007).

42. Fechter (2007), Walsh (2006).

43. Les *lifestyle migrations* sont décrites par O'Reilly (2007) comme « relatively affluent individuals, moving «en masse», either part or full time, permanently or temporarily, to countries where the cost of living and/or the price of property is cheaper, places which, for various reasons, signify something loosely defined as quality of life. The key motivation for those migrations has been the search for something intangible, encapsulated in the phrase «quality of life». »

quête d'une vie meilleure se juxtaposait, dans les narrations recueillies, avec un sentiment de lassitude face au climat social, économique et politique français tout en soulignant le lien tissé par plusieurs enquêtés entre leur projet migratoire et une épreuve survenue dans leur parcours de vie quelques temps avant la migration (Therrien et Harrami 2010).

Dans des publications plus récentes portant spécifiquement sur les migrants « en quête », nous avons montré que ce qui fait la particularité de leur parcours migratoire se situe justement dans la combinaison de ces divers éléments (meilleure qualité et/ou désir « d'ailleurs »). Si les motifs migratoires évoqués par la majorité des Français rencontrés dans le cadre de cette première recherche conjuguent la recherche d'une meilleure qualité de vie et le désir d'un dépaysement exotique, le parcours migratoire des migrants « en quête » résonne plutôt avec une quête d'altérité culturelle qui leur permet d'exister autrement. Dans leur cas, l'amélioration de leur qualité de vie n'est pas la motivation de leur migration, mais découle de cette quête de « l'ailleurs ». Ils ne recherchent pas prioritairement à s'installer dans un environnement qui leur permettra de « vivre mieux » (to live better), mais à vivre une expérience qui leur permettra « de se sentir mieux » (to feel better) (Therrien 2012, 2013).

Figure 1
« Quest migrants »
(les migrants en quête)

Meilleure qualité de vie **et/ou** désir d'ailleurs



Les *quest migrants* sont à la recherche d'un « Ailleurs »
(élément central de leur quête).

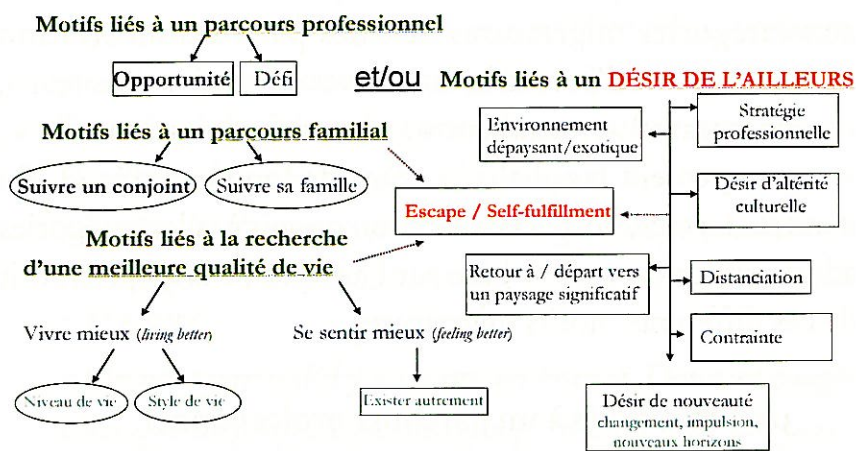
Cet ailleurs amène une distanciation que permet une transformation et donc un mieux-être.

Source: Therrien (2013). Données recueillies dans le cadre du projet de recherche Trans-Net

(Virkama et al. 2012).

Le fait d'avoir inclus, dans cette nouvelle recherche, des catégories de migrants que nous avons peu rencontrées lors de nos recherches précédentes, notamment des expatriés et des retraités, permet d'enrichir l'analyse préalablement entamée en nuancant les différents motifs migratoires évoqués par les Français et en détaillant, notamment, les différentes significations attribuées à la notion « d'ailleurs » (voir le schéma ci-dessous).

Figure 2
Les narrations des motifs migratoires



L'analyse des nouvelles données recueillies permet également de montrer que les récits n'évoquent pas un seul motif pour expliquer le départ vers le Maroc, mais une combinaison de divers motifs qui montrent bien l'imbrication des sphères économiques, professionnelles, familiales et personnelles (éléments biographiques).

Dans un premier temps, il nous semble pertinent de définir séparément les différentes catégories de motifs migratoires (les motifs liés à un parcours professionnel, à un parcours familial ou encore à la recherche d'une meilleure qualité de vie). Puisque le motif de « l'ailleurs », évoqué par la quasi-totalité des migrants rencontrés au cours de cette recherche, est imbriqué dans chacun des récits recueillis, nous en décrivons les différentes significations parallèlement aux autres catégories révélées par l'analyse des trames narratives. Nous mettrons ensuite en évidence, en l'illustrant par différents cas de figure rencontrés sur le terrain, la combinaison de ces divers motifs

dans les narrations. Il nous apparaît cependant important de mentionner que les principaux motifs migratoires illustrés dans le schéma précédent ne sont pas nécessairement liés aux catégories migratoires définies par l'administration marocaine (carte d'immatriculation avec la mention « visiteur », « pour le travail », « étudiant » ; « activité professionnelle » ; « regroupement familial », « soins de longue durée »). En d'autres termes, notre classification ne suit pas les catégories administratives, mais se base sur l'analyse de la mise en récit de ces différents motifs migratoires.

3.3 - Motifs liés à un parcours professionnel

Dans la mise en récit de certains Français, le parcours professionnel est mis à l'avant pour expliquer les raisons du départ vers le Maroc. Si une opportunité de travail s'est présentée à certains Français rencontrés sans qu'ils ne la cherchent vraiment, la stimulation d'un défi professionnel est ce que d'autres mettent en avant dans leur narration. Les premiers cherchaient clairement à quitter leur travail en France (pour des raisons liées à la crise économique qui sévit dans toute l'Europe, par épuisement dû au rythme de vie, aux conditions de travail, etc.) alors que les seconds mettent davantage en évidence la lassitude qu'ils ressentaient dans leur travail et le désir de relever un défi professionnel. Ceux pour qui s'est présentée une opportunité de travail au Maroc, disent qu'ils auraient tout aussi bien pu trouver un autre travail en France; c'est parce qu'ils ont eu une offre au Maroc qu'ils ont envisagé de partir. Pour eux, « l'ailleurs » (référant à une expérience de changement) représente un plus dans leurs critères de recherche d'emploi et non une nécessité. Pour les

autres, l'expérience de « l'ailleurs » fait partie intégrante d'une stratégie professionnelle⁴⁴.

« Moi c'est un parcours strictement professionnel au départ, c'est-à-dire que j'ai une activité professionnelle en France de fonctionnaire qui a fini par me lasser mais dans laquelle je voulais évoluer, et dans les évolutions possibles il y a le départ à l'étranger, donc j'ai postulé auprès de l'agence pour l'enseignement français à l'étranger » Antoine, conseiller pédagogique rattaché à L'AEFE.

« On peut partir d'il y a 12 ans, en France. Donc un couple classique de professeurs dans un petit village de la France tranquille. On pouvait rester là jusqu'à la retraite et là on s'est dit on va bouger [...] et il y avait aussi l'expatriation financière, c'est-à-dire qu'on avait l'opportunité de gagner quand même deux fois le salaire qu'on gagne en France donc c'est réellement l'envie de tourner, l'opportunité financière, la proximité avec la France qui nous font choisir le Maroc » Reno, professeur d'histoire géo au lycée français. Venu d'abord avec un statut d'expatrié, il est ensuite passé à un contrat de résident.

Ce que la plupart des individus motivés prioritairement par le parcours professionnel ont en commun, c'est de ne

44. L'ailleurs comme élément d'une stratégie professionnelle fait également écho aux parcours des étudiants français qui effectuent un stage au Maroc et pour qui l'acquisition d'une expérience de travail à l'étranger apporte un plus à leur curriculum vitae. Ces étudiants ou jeunes stagiaires, que nous avons rencontrés dans le cadre d'une recherche précédente, mais non dans le cadre de celle-ci, ont également en commun avec les individus dont l'installation au Maroc était stimulés par un motif professionnel, d'envisager leur migration (leur mobilité disent-ils par ailleurs) comme étant temporaire.

pas avoir choisi (ou spécialement choisi) le Maroc. Ils ne cherchaient pas spécialement à aller vivre au Maroc — certains même redoutaient cette destination et ont réfléchi longuement avant de se décider à partir —, c'est l'offre ou le poste offert qui a orienté leur choix. Pour certains, le Maroc était un pays parmi d'autres qu'ils avaient coché sur une liste, pour d'autres le Maroc était un des pays (parfois le seul) qui affichait un poste correspondant à leur profil et à leurs critères de progression professionnelle.

« Ma principale motivation d'être ici c'est parce que j'ai une mission à accomplir dans cet établissement, c'est ça qui me guide d'abord c'est-à-dire que ma priorité c'est la dimension professionnelle. [...] Ce qui m'a fait venir au Maroc c'est le travail. Sans ce travail jamais je ne serai venu vivre au Maroc. Je ne fais pas parti de ces Français qui ont envie de venir vivre au Maroc, ça c'est sûr. » Victoria, fonctionnaire du MAE.

Dans certains cas, comme dans celui de Victoria, le Maroc n'est donc pas la motivation de la mobilité. Il correspond même à un espace appréhendé, notamment en ce qui a trait à la prégnance de la religion musulmane et à la peur d'un intégrisme religieux qui seraient véhiculés, selon certains enquêtés, par certains migrants maghrébins installés en France. La stabilité politique est un élément fondamental dans le choix de ces individus qui n'ont pas nécessairement choisi le Maroc, mais qui ont tout de même choisi d'accepter un poste sur le territoire marocain. La possibilité d'offrir une expérience culturellement enrichissante à leurs enfants a aussi été évoquée comme une motivation périphérique à cette expérience professionnelle à l'étranger.

3.4 - Motifs liés à la recherche d'une meilleure qualité de vie

Le Maroc a une toute autre signification dans les récits de la catégorie des lifestyles migrants qui regroupent les retraités ainsi que les « migrants en quête ». Comme mentionné plus haut, si la recherche d'une meilleure qualité de vie et le désir de « l'ailleurs » sont des éléments communs dans les récits de ces migrants, ils prennent cependant une signification différente selon les parcours. Pour les uns, la notion de meilleure qualité de vie est liée à un style de vie différent (plus relaxe, plus ensoleillé, etc.) et/ou à une possibilité d'acquérir un niveau de vie plus élevé; ils se sont installés au Maroc pour vivre mieux.

« Un ami m'a dit : Viens en vacances, tu verras qu'avec ta retraite tu n'auras pas besoin de travailler, tu vivras bien ! Donc je suis venu un mois en vacance, j'ai découvert le pays, la façon de vivre et puis je me suis dit eh bien, pourquoi pas ! Je suis rentré en France et un mois après j'étais ici définitivement. Pourquoi ? Parce qu'à l'heure actuelle j'ai 1 000 euros de retraite, je suis locataire et je peux vivre tranquillement. Bien sûr le coût de la vie est beaucoup moins cher qu'en France, y a le climat, la façon de vivre tranquille et puis voilà ! » Patrick, retraité.

Pour les autres, les migrants en quête, la notion de meilleure qualité de vie correspond avant tout à un mieux-être. Cette meilleure qualité de vie n'est pas évaluée en fonction d'un facteur climatique ou d'un meilleur niveau de vie⁴⁵ mais en

45. Soulignons que la plupart des migrants « en quête » que nous avons rencontrés vivaient dans des conditions relativement modestes et que plusieurs d'entre eux avaient une situation professionnelle et économique relativement plus stable et confortable en France qu'au Maroc.

fonction du fait que leur vie au Maroc soit en adéquation avec le sens qu'ils ont donné à cette migration, à savoir la poursuite d'une quête de mieux-être. Comme évoqué précédemment, ils ne cherchent pas à s'installer dans un endroit qui leur permettra de « vivre mieux », mais à vivre une expérience qui leur permettra de « se sentir mieux ».

La signification que prend « l'ailleurs » est un trait distinctif des différents parcours de migration. Pour ceux qui recherchent un mieux vivre, « l'ailleurs » est synonyme d'un environnement dépaysant ou exotique. Pour ceux qui poursuivent une quête de mieux-être, « l'ailleurs » correspond plutôt à un désir de distanciation et d'altérité culturelle. Ces individus cherchent à se retrouver dans une position « d'outsider » (au sens où l'entend Schutz 2003) qui leur permet d'exister autrement.

« Vivre avec les Marocains ça permet d'échapper à sa propre culture d'une certaine manière. Ça permet de sortir de ses circularités propres qui opèrent quand tu es avec des gens de ta propre culture. Tu rentres dans une autre culture et du coup tu peux être... tu peux te rebâtir. [...] J'ai trouvé franchement quelque chose dans lequel je me sentais plus à l'aise. Et en plus, avec cette possibilité de se recréer, de se redéfinir, d'exister autrement, d'arriver dans un terrain neutre sans tout ton background, sans tout le réseau familial et d'amis qui te conditionne, qui te façonne, qui te fait tourner un petit peu la boutique en rond. Là tu peux complètement te recréer avec des a priori hyper positifs quoi. » Justin, journaliste.

Etre étranger permet à ces individus de prendre une distance par rapport à leurs propres repères (socioculturels)

et les ouvre vers une possibilité de transformation identitaire. Au-delà de l'effet miroir que procure la mise en relation avec l'altérité culturelle (la rencontre avec l'autre conduit à une rencontre avec soi faisant partie intégrante de la quête), nous avons pu observer un réel désir de rencontre avec l'Autre chez la majorité de ces migrants « en quête ».

La démarche inverse est aussi possible ; certains Français rencontrés ont fui le contexte français dans lequel ils se sentaient être des « outsiders » dans l'espoir de trouver un « ailleurs » qui leur permettrait de se sentir mieux. C'est le cas d'Annabelle qui a passé plus de 30 ans en Afrique de l'ouest et qui, comme bon nombre d'impatriés⁴⁶ (Roudaut 2012), n'a pas su se réadapter à la vie en France.

« Je n'ai pas tenu. Après 30 ans en Afrique on ne tient pas en France même dans le sud. Qu'est ce qui était difficile pour vous ? La mentalité des gens, la cherté de la vie, la non compréhension des gens. Je trouve que les gens sont xénophobes déjà et puis ils ne sont jamais contents de ce qu'ils ont alors qu'en fait ils ont tout. » Annabelle, retraitée, en couple avec un Marocain.

C'est également le cas de Gaëlle, française convertie à l'islam et venue récemment s'installer au Maroc avec sa petite famille. Gaëlle, nous l'avons mentionné plus haut, est née d'un père marocain et d'une mère française. Bien qu'elle soit considérée musulmane de par sa filiation (ce qui ne fait aucun sens pour elle), Gaëlle affirme s'être convertie à l'islam à l'âge de 22 ans. Elle et son mari (français également) s'affilient au

46. Roudaut utilise la notion d'impatriés par opposition à celle d'expatriés pour parler des Français qui ont vécu de nombreuses années à l'étranger et qui se réinstallent en France.

salafiste (Salafiya) ; elle porte le niqab et lui porte la barbe et le costume traditionnel salafiste. Leur départ vers le Maroc est directement lié au contexte socio-politique français, et notamment à l'adoption par le gouvernement français de la loi n° 2010-1192⁴⁷ qui a établi l'interdiction générale du port du voile intégral dans l'espace public. Victime d'insultes et de moqueries dans la rue « J'avais la peur au ventre », elle a décidé (avec son mari) de trouver une terre d'accueil où ils pourront pratiquer librement leur religion.

« Quand on veut vraiment pratiquer la religion comme on doit la pratiquer, on voit qu'en France on n'a plus de place. » Gaëlle, gérante d'une compagnie de location de matériel de puériculture.

Se sentant en décalage avec le mode de vie et les valeurs françaises, le Maroc leur a semblé un pays où ils pourraient transmettre leurs valeurs religieuses à leurs enfants. Depuis son arrivée au Maroc Gaëlle se sent enfin « invisible ». Elle peut désormais exister autrement, non seulement en accord avec ses valeurs et ses principes, mais également dans un pays où elle n'a pas à se cacher, une terre où elle se sent enfin en position « d'insider », ce qui lui procure un sentiment de mieux-être. Elle ne se sent pas encore tout à fait chez elle au Maroc – ses attaches avec ses repères culturels français lui donnent le sentiment d'un « entre deux » –, mais elle affirme y être beaucoup plus heureuse.

Dans le cas de ces deux migrantes (Annabelle et Gaëlle), leurs parcours biographiques (de mobilité ou de conversion) les a amenées à se distancier des repères dans lesquels elles

47. La loi n° 2010-1192, adoptée le 11 octobre 2010 et interdisant la dissimulation du visage dans l'espace public est entrée en application le 11 avril 2011.

ont été socialisées. Partir vers le Maroc (et s'éloigner de la France) leur permet de vivre dans un contexte qui leur donne l'impression d'une certaine cohérence avec cette transformation identitaire. Il faut noter que, pour toutes les deux, le Maroc est un compromis : pour Gaëlle, l'Arabie Saoudite est un idéal que la distance géographique rend difficile ; Annabelle voudrait pour sa part retourner en Afrique de l'ouest – elle souhaite d'ailleurs qu'on y enterre ses cendres sous un baobab, – mais elle considère cette région trop risquée suite aux nombreuses crises de malaria qu'elle a subies. Le Maroc est donc pour toutes les deux un « ailleurs concédé ».

Pour certains Français nés à l'étranger ou ayant passé une partie de leur enfance à l'étranger, la notion « d'ailleurs » prend le sens d'un « retour vers » ce qu'ils considèrent comme un paysage significatif. Pour Nicole qui est née en Algérie, pour l'épouse de Reno qui a vécu 7 ans en Tunisie et pour Henri, né au Sénégal, le Maroc représente un retour vers un paysage connu, vers des souvenirs d'enfance.

« Je retrouve les odeurs, les saveurs, etc. Je me sens un peu chez moi. » Nicole, retraitée.

L'expérience de « l'ailleurs », dans ces cas, est appréhendée sous le prisme d'une certaine familiarité – et non d'un exotisme –, ce qui teinte différemment l'expérience d'adaptation. Contrairement à leurs amis, retraités comme eux mais ayant toujours vécu en France avant leur installation au Maroc, Nicole et Henri parlent d'un choc culturel atténué. Par exemple, le fait de s'habituer à vivre parmi des femmes qui portent le voile, aspect choquant pour certains de leurs amis, faisait pour eux partie d'un paysage familier.

Si nous comparons les récits des migrants « en quête » avec ceux des migrants dont le départ était stimulé par un parcours professionnel, nous constatons que « l'ailleurs » a un sens très différent. Si pour les premiers le Maroc est présenté comme une destination qu'ils n'ont pas nécessairement choisie, mais un pays vers lequel leur parcours professionnel les a menés, les seconds disent avoir été guidés spécifiquement vers le Maroc. Le lexique narratif choisi dans leurs récits évoque l'aspect immatériel et non rationnel de leur départ vers le Maroc. Leur migration relève d'un appel, d'un cheminement, du hasard, du destin, ou encore d'une intuition. Ces migrants poursuivent une quête (d'altérité culturelle et de transformation identitaire) qui les a conduits au Maroc, mais jusqu'à quand ? Le Maroc représente pour eux une étape (temporaire ou définitive) de leur quête de mieux-être; ils pourraient un jour être attirés vers un autre « ailleurs ».

3.5 - Motifs liés à un parcours familial

Les motifs migratoires liés à un parcours familial sont évoqués par les individus qui ont suivi (ou qui ont rejoint) leur conjoint ou leur famille (dans le cas des enfants⁴⁸) au Maroc. Nous avons eu l'occasion de mener des entretiens avec des conjoints d'expatriés, des conjoints de professeurs travaillant au sein de l'AEFE, des conjoints de travailleurs locaux ou encore des individus en couple mixte. L'analyse des narrations montre que suivre son conjoint n'est qu'une partie de la motivation de ces individus. Notre thèse sur les couples

48. Nous avons également interrogé deux Français venus au Maroc alors qu'ils étaient enfants.

mixtes⁴⁹ a montré qu'au-delà du sentiment amoureux, le désir de « l'ailleurs » est à la base de plusieurs parcours migratoires liés au mariage. La recherche actuelle montre que cette piste d'analyse s'étend également aux individus venus au Maroc pour suivre leur conjoint. Il est intéressant d'observer que ce n'est d'ailleurs pas toujours le conjoint détenteur du poste au Maroc qui a semé l'impulsion au départ ; le conjoint qui a « suivi » est parfois celui qui a convaincu l'autre de postuler pour un poste à l'étranger, de partir créer une société, ou, dans le cas des couples mixtes, de s'installer au Maroc. « L'ailleurs » représente alors un désir de nouveauté, de changement, une possibilité d'élargir ses horizons. Le Maroc comme « terre des possibles », que Chloé Pellegrini met au jour dans le chapitre suivant, est un élément qui se retrouve dans les récits des migrants que nous avons rencontrés au fil de nos différents projets de recherche (autant les migrants français, les étrangers en couple mixte que les Marocains « de retour »).

« L'ailleurs », pour les individus en couple mixte, réfère non seulement à un désir de nouveauté, mais également, pour plusieurs d'entre eux, à un désir de rencontre avec l'autre. Si le désir d'altérité culturelle constitue une motivation pour la majorité des migrants en quête, comme mentionné précédemment, il est non seulement l'élément central de la trame narrative de plusieurs⁵⁰ individus en couple mixte, mais

49. Therrien, C. 2014/2015 et 2009.

50. L'ethnographie que nous avons menée auprès de couples mixtes dans le cadre de notre thèse ainsi que le terrain mené dans le cadre de cette recherche ont montré qu'il était tout à fait possible de vivre une expérience de mixité conjugale sans pour autant être ouvert (un tant soit peu) aux références culturelles de l'autre et que la rencontre avec la différence (altérité culturelle) ne signifie pas nécessairement le respect de celle-ci.

il constitue souvent le moteur à la base de ces parcours de mixité et de migration.

Notons que pour un petit nombre de migrants rencontrés, notamment certains conjoints d'expatriés, « l'ailleurs » est une contrainte liée à un parcours familial. Leur conjoint a trouvé un travail au Maroc. Ils ont « suivi » dans le cadre d'un regroupement familial sans jamais avoir envisagé de s'installer dans ce pays (pas plus que dans un autre pays d'ailleurs). Le Maroc réfère donc pour certain-es à un « ailleurs obligé » ; l'expérience migratoire, dans ce cas, débute et se poursuit parfois dans l'appréhension.

3.6 - Les notions d'*escape* et de *self-fulfillment*

Les notions de fuite (*escape*) et d'épanouissement personnel (*self-fulfillment*), concepts clés mis au jour par les auteurs qui travaillent sur les migrations pour style de vie, sont des éléments que nous avons retrouvés dans les récits de plusieurs migrants rencontrés : « *lifestyle migrations is about escape, escape from somewhere and something, while simultaneously an escape to self-fulfillment and a new life – a recreation, restoration or rediscovery of oneself, of personal potential or of one's «true» desires* » (O'Reilly and Benson 2009). Les différents migrants donnent cependant à ces notions d'épanouissement et de fuite une signification différente. Qu'ils recherchent un nouveau départ, un équilibre de vie, un sens à leur quotidien, un soulagement, une réconciliation, une paix intérieure ou une guérison, ces migrants ont en commun une impression que leur départ vers le Maroc leur a permis de « repartir sur de nouvelles bases », de « débiter une nouvelle vie », « d'être enfin reconnus », de « donner un sens à leur quotidien »,

« d'explorer un nouveau mode d'être », de « prendre une distance avec certains souvenirs douloureux », de « s'être sorti d'une situation (professionnelle ou familiale) contraignante, douloureuse ou étouffante ».

« J'ai fui mon travail, j'ai fui le milieu professionnel, ça c'est clair j'en pouvais plus... J'ai fui le fait qu'on courait tout le temps, tout le monde court, on ne sait plus se poser, on ne sait plus arrêter, on ne sait plus profiter de la vie, et puis l'essentiel, on ne touche pas l'essentiel en courant, alors qu'ici, humainement, on arrive tout à fait à l'essentiel... Oui, et puis des situations que je vivais mal, donc le fait de partir c'était l'envie de ne plus les vivre, donc j'étais assez en mal quand même avec un frère, j'ai coupé les... et je n'ai plus de lien, j'ai cessé de le voir, j'ai coupé les ponts, c'est horrible, je n'en parle pas... j'en parle très rarement. »

Paul, sans emploi au moment de notre entretien, a suivi sa conjointe professeur au sein de l'AEFE.

Le Maroc, comme nous le voyons dans cet extrait, est souvent présenté comme une vraie porte de sortie qui permet à ces individus de s'éloigner de ce qu'ils ne supportent plus – et qu'ils associent à la France. L'envers de cette recherche d'une meilleure qualité de vie est un sentiment d'insatisfaction, de lassitude, de frustration, de malaise, de rejet, voire parfois d'écœurement face au climat social, économique et politique français. Le Maroc est donc parfois présenté dans un discours de complète opposition à la France qui contraste remarquablement avec les discours que nous avons recueillis sur l'altérité culturelle.

« La France, il y a toujours des soucis. Au Maroc il y a toujours des solutions ! En France, c'est la mauvaise humeur ambiante. Au Maroc, c'est la bonne humeur constante !

En France c'est un climat maussade très souvent. Ici (au Maroc) c'est le soleil ! » Bernadette, retraitée.

« On ne pourra jamais faire cohabiter les deux [les Français et les Marocains]. C'est comme le feu et l'eau. Ça ne fonctionne pas ensemble » Henri, retraité.

Comme si le Maroc en tant « qu'ailleurs » (environnement exotique ou expérience de distanciation) permettait une sortie (*an escape*) relativement facile, que le contact avec les Marocains complexifierait.

Cette notion d'*escape* est évoquée par les individus dont la migration a été stimulée par une meilleure qualité de vie, mais également par plusieurs individus qui ont « suivi » ou qui sont partis retrouver leur conjoint. Elle fait également sens dans les parcours de plusieurs travailleurs qui se sont insérés localement. En effet, plusieurs Français sont venus au Maroc chercher un travail ou créer une entreprise sans pour autant que cela ne constitue la motivation principale de leur mobilité. Au-delà des facteurs économiques dus à la crise européenne et des contraintes liées au milieu du travail français, le sentiment de ne pas (ou ne plus) être à sa place, de ne pas avoir trouvé une occupation qui donne un sens à sa vie ou encore l'impression de ne pas s'accomplir pleinement sont des raisons que les récits effleurent et que notre analyse permet de révéler comme des facteurs significatifs. L'approche biographique nous a permis, dans des recherches précédentes, de mettre au jour la migration comme un turning point dans la vie de plusieurs individus. Le désir de réalisation de soi, qui est évoqué dans de nombreux récits, est souvent lié à ces passages biographiques difficiles (ou à vide). La migration devient également une porte

de sortie d'une situation inconfortable ou insatisfaisante. Comme nous l'a mentionné Julie, on ne quitte pas son pays comme ça.

« Et vous l'expliquez comment alors votre départ ? Clairement, pour vivre en couple, mais je pense que les gens qui sont comme ça amenés à vivre à l'étranger ont besoin de prendre leurs distances. Je pense qu'on ne quitte jamais la France pour... On quitte toujours pour une bonne raison. En dehors même de venir vivre au Maroc, en dehors même de suivre quelqu'un... J'ai l'impression qu'il y a ce point commun. Il y a un besoin de prendre ses distances un petit peu avec son milieu familial, ou même la société de façon générale. De pouvoir peut-être grandir ou se sentir plus écouté, plus autonome. Des moments où enfin, ça fait du bien de prendre ses distances pour se construire. » Julie, médecin, en couple mixte.

3.7 - Une « illusion de proximité »

Nous voyons donc que « l'ailleurs », qui a été évoqué comme motif migratoire par la quasi-totalité des migrants, prend une signification différente selon les parcours migratoires. Ce désir « d'ailleurs » a conduit les migrants rencontrés vers le Maroc. Nous ne reviendrons pas sur les raisons qui ont été mises en avant par l'ensemble des migrants pour expliquer leur choix du Maroc puisque celles-ci seront détaillées dans le chapitre suivant. Nous voudrions simplement souligner un élément narratif souvent évoqué en lien avec ce choix qui nous semble essentiel pour l'analyse : celui de proximité. La majorité des Français interrogés au cours des différentes recherches que nous avons menées évoquent en effet un aspect de proximité

entre la France et le Maroc qui a clairement orienté leur choix migratoire : proximité géographique, mais également proximité linguistique et culturelle. Les Français ont donc une impression de familiarité avec le Maroc avant leur départ, à leur arrivée et certains même après plusieurs années de vie au pays. Le contraste que nous relevons entre cet élément de proximité et les discours recueillis sur l'altérité culturelle⁵¹ – qui font ressortir clairement l'élément d'étrangeté et la distinction claire entre le « eux » et le « nous » – nous amène cependant à souligner qu'il s'agit là d'une « illusion de proximité » qui donne à la fois un indice sur les configurations du « chez-soi » et sur le processus d'adaptation et « d'intégration » de ces migrants dans le contexte marocain ; vivre dans un entre-soi et se recréer un « chez-soi » familier peut en effet conduire à une illusion de proximité. Nous y reviendrons.

3.8 - Quelques configurations de motifs migratoires

Cette première partie avait comme objectif de nuancer les motifs migratoires évoqués dans les trames narratives recueillies auprès de différents migrants français. Il a été mentionné, dès l'introduction de ce chapitre, que les migrants rencontrés n'expliquent par leur départ pour le Maroc par une unique raison, mais par une combinaison de différents motifs, ce que nous prendrons maintenant le temps d'illustrer par différents cas de figure rencontrés sur le terrain.

Prenons d'abord les cas de Patrice et de Marco, pour qui le départ pour le Maroc est lié à une opportunité professionnelle.

51. Ce projet de recherche nous a permis de recueillir une quantité et une diversité de données que nous n'exploitons pas dans ce chapitre, mais qui feront l'objet de publications ultérieures.

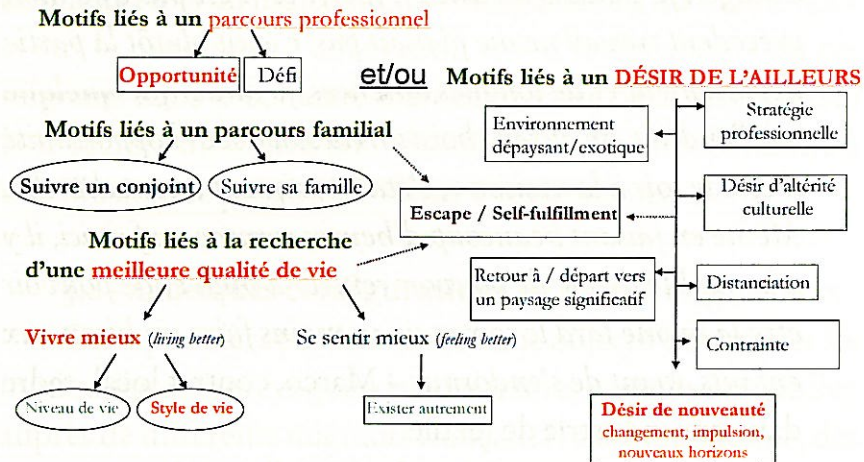
« En fait j'ai beaucoup bougé, j'étais basé en France, je faisais énormément de déplacements en Europe, je faisais une centaine de vols, tous les deux ou trois jours j'étais dans un avion. Donc j'étais un peu fatigué, je ne savais plus où j'habitais et il y a eu une opportunité sur ce poste au Maroc et donc je l'ai saisi, ça me permettait de me poser de nouveau en famille pendant trois ans » Patrice, contrat d'expatriation, directeur de projet pour une industrie pharmaceutique.

« Je dirais que c'était vraiment par opportunité. Je voulais changer, je voulais un autre type... ce n'est pas que mon précédent travail ne me plaisait pas, c'était plutôt la partie déplacement et de longues absences, je dirais que quelque soit l'endroit, on aurait choisi un travail avec « l'opportunité d'être le soir à la maison », c'était vraiment une recherche. Même en faisant beaucoup d'heures comme on fait ici, il y a la qualité de vie de pouvoir rentrer à midi et de pouvoir être là même tard le soir mais au moins faire un bisou aux enfants avant de s'endormir » Marco, contrat local, cadre dans une industrie de textile.

Au-delà de l'opportunité professionnelle qui s'est présentée à eux (on leur a proposé à tous les deux un poste), leurs récits évoquent clairement la recherche d'une meilleure qualité de vie. Épuisés par un rythme de travail effarant, désirant passer plus de temps en famille, le Maroc s'est présenté à eux comme un environnement intéressant (ensoleillé, relaxe, qui valorise la famille, etc.) pour se poser en famille. Le Maroc (ou plutôt l'expérience d'expatriation) intensifie même leur possibilité de se retrouver en famille. Leur foyer prend la forme d'un cocon familial à protéger, d'une bulle flottant dans un univers perçu

comme étant étranger. Nous y reviendrons dans la deuxième partie de ce chapitre au moment d'aborder les différentes configurations familiales.

Figure 3
Le cas de Patrice, expatrié
(directeur des opérations dans une société de restauration)
et de Marco, travailleur local
(cadre dans une industrie de textile)



Allons maintenant du côté des récits de Victoria et d'Antoine, tous deux fonctionnaires du MAE.

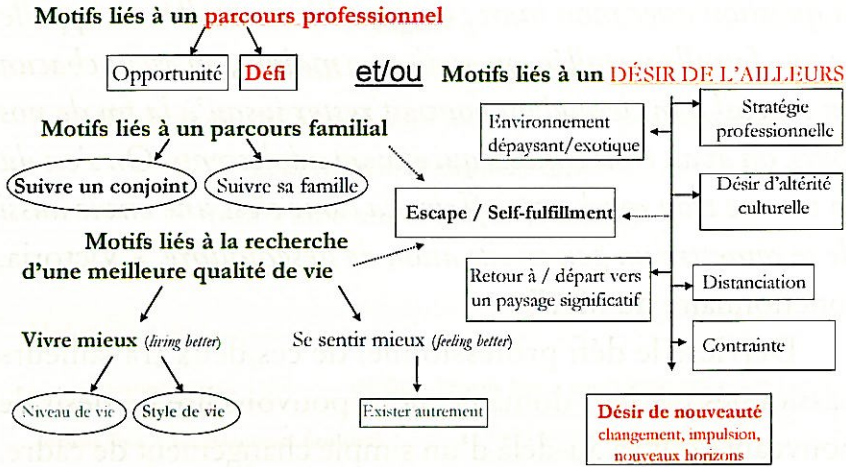
« J'avais une activité professionnelle en France de fonctionnaire qui a fini par me lasser... J'étais dans un endroit où je me sentais bien, où je connaissais tout le monde et c'était trop pour moi j'avais besoin d'aller découvrir autre chose. » Antoine, conseiller pédagogique.

« J'ai passé le concours des personnels de direction très clairement pour pouvoir un jour repartir dans un lycée français

à l'étranger. J'ai estimé avoir fait le tour de la question du métier d'enseignant, j'avais envie de passer à autre chose. En 1999 quand on a décidé de partir ça faisait déjà plusieurs années qu'on avait l'impression d'avoir fait un peu le tour de la question avec mon mari : on était bien installés on appelle ça une famille installée, on avait une maison, on avait chacun un travail dans lequel on pouvait rester jusqu'à la fin de nos jours, on avait trois enfants qui étaient adolescents. On s'est dit ça tourne trop rond cette affaire-là donc c'est une envie aussi de se remettre un peu en situation de déséquilibre. » Victoria, fonctionnaire du MAE.

Derrière le défi professionnel de ces deux travailleurs passionnés par leur domaine, nous pouvons lire un désir de nouveauté qui va au-delà d'un simple changement de cadre. Ces deux individus, comme d'autres Français interrogés d'ailleurs, avaient un travail stable, une situation professionnelle et économique enviable mais qui leur donnait l'impression d'en avoir fait le tour, d'en avoir exploré toutes les avenues. Ce qu'ils recherchaient avant tout, c'est une impulsion qui leur donne la possibilité de ne plus se sentir dans une répétition, ce que Jeanne explique parfaitement par l'expression « créer une rupture pour relancer l'énergie ».

Figure 4
Le cas de Victoria et d'Antoine, expatriés
(fonctionnaires du MAE)



Prenons un dernier cas : celui de Véronique, ethnologue française, venue d'abord au Maroc dans le cadre d'une mission professionnelle durant laquelle elle a rencontré Khalid dont elle est tombée amoureuse. Lorsque nous l'avons interrogée sur les motifs qui l'avaient poussée à s'installer au Maroc, voici ce qu'elle nous a répondu dans un premier temps :

« Le goût de l'altérité. Le rejet de l'immobilisme. À la fois le fait de bouger et d'être confrontée aux autres, j'aime apprendre. Essayer de comprendre l'autre. Je n'aime pas la routine. Au fond je n'aime pas quand je commence à trop bien connaître. J'ai envie d'aller voir ailleurs. » Véronique, enseignante dans une école privée marocaine.

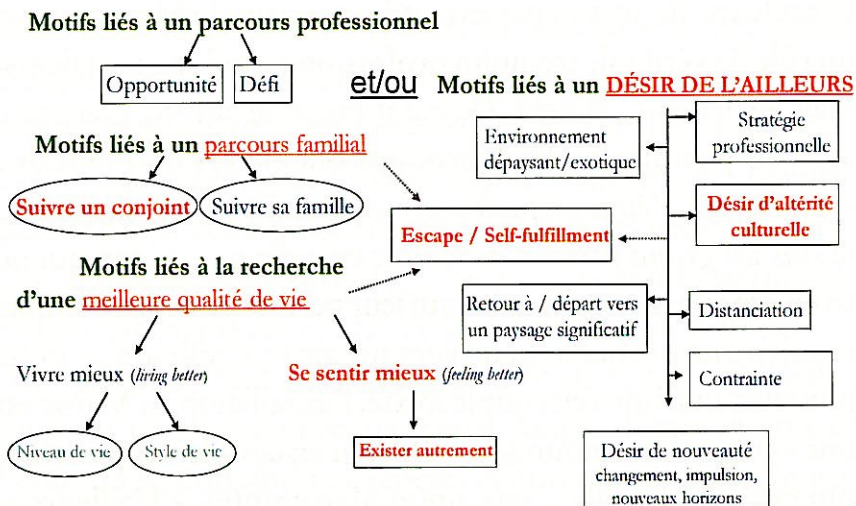
Au fur et à mesure de l'entretien, elle a évoqué d'autres motifs. Lors de sa première visite au Maroc, elle était en plein

désarroi affectif et professionnel. Sa vie de couple n'allait plus. Elle n'arrivait pas à s'insérer professionnellement dans son domaine d'étude. Sa rencontre avec Khalid correspondait tout à fait à sa quête d'altérité culturelle et à son désir de se trouver une place. Nous voyons donc que son récit combine différents motifs : bien entendu sa migration au Maroc est directement liée à sa rencontre amoureuse, mais son choix de s'installer avec son conjoint est également lié à un fort désir de « l'ailleurs » et d'altérité culturelle qu'elle porte depuis des années ainsi qu'à la recherche d'un mieux-être. Elle n'est pas venue au Maroc dans l'espoir de vivre mieux, mais dans celui de se sentir mieux en donnant un nouveau sens à sa vie.

Figure 5

Cas de Véronique, travail local

(enseignante dans une école marocaine), en couple mixte



S'attarder sur les différents motifs migratoires, et particulièrement sur les différentes significations de « l'ailleurs »,

nous permet d'éclairer le lien entre l'impulsion qui a stimulé la migration (les raisons du départ) et les stratégies « d'intégration » mises en place par ces migrants. En effet, nous avons vu que certains Français n'ont pas choisi (ou spécialement choisi) le Maroc. Il a également été souligné que l'installation au Maroc est envisagée dès le départ comme temporaire pour d'autres. Il s'agit d'une étape dans leur parcours de mobilité. Si le Maroc correspond pour certains à un dépaysement rassurant « exotisme de proximité », d'autres disent avoir été guidés vers ce pays, mais pour un temps qui sera déterminé par la suite de leur quête. Peut-être pour toujours, peut-être qu'ils replieront bagage demain, eux-mêmes ne le savent pas. Ceux pour qui « l'ailleurs » réfère à une fuite (*an escape*) n'envisagent pas de retour en France. Si leur situation au Maroc répond à leur désir de reconnaissance et d'accomplissement de soi (*self-fulfillment*), nous pouvons supposer qu'ils resteront au Maroc. C'est le cas de Justin, par exemple, pour qui le Maroc a joué un rôle de véritable tremplin professionnel grâce à ses talents, mais également, comme il le mentionne lui-même, grâce aux aprioris positifs que les Marocains ont envers les Français : « *En France, j'étais un petit poisson dans un océan, au Maroc, je suis un grand poisson dans un verre d'eau* ». Ceux qui ne trouveront pas une situation qui leur permettra de s'accomplir repartiront probablement vers un autre « ailleurs ». Pour plusieurs individus en couple mixte, l'installation au Maroc est une « migration amoureuse ». Ils sont en couple – et plusieurs ont créé une famille – avec un(e) Marocain(e). « L'ailleurs », dans leur cas, n'est pas envisagé comme une étape mais comme une réalité plus ou moins durable qui exige d'eux un effort d'intégration tant au niveau familial que professionnel. Ce

sont par ailleurs les seuls migrants dont le statut personnel est lié au code de la famille marocain⁵². Ils ne sont donc pas dans le même rapport d'extériorité que les autres migrants.

Les stratégies d'intégration de ces migrants et la façon dont ceux-ci vont s'investir dans la rencontre avec l'Autre – ainsi que la façon dont ils se représentent cet Autre – sont directement liées à ces motifs migratoires. C'est ce que la deuxième partie d'analyse montrera en s'attardant sur les différentes configurations du « chez-soi ».

4 - Les configurations du « chez-soi »

Afin de décrire et d'explicitier les différentes configurations du « chez-soi » des enquêtés, nous avons procédé à une deuxième étape d'analyse à l'occasion de laquelle nous nous sommes attardée d'une part sur les narrations recueillies et notamment sur les réponses apportées sur des aspects très concrets de leur quotidien : l'utilisation qu'ils font de la langue française et de l'arabe dialectal, leur réseau de sociabilité, les relations qu'ils ont établies avec les Marocains (au travail, avec le voisinage, avec le personnel de maison), etc. D'autre part, le fait d'avoir passé un moment avec les enquêtés, dans leur domicile pour la plupart, nous a également permis de relever différents éléments liés aux configurations du « chez-soi » : lieu de résidence, aménagement de l'espace intérieur, rapports avec le personnel de maison, langue d'interaction avec l'entourage, utilisation de repères culturels pour reconfigurer leur « chez-soi », interaction liée à l'entretien, etc. Il est cependant important de préciser que nous n'avons pas mené

52. Pour plus d'information voir le chapitre suivant co-écrit avec Hocine Zeghib.

un terrain ethnographique de longue durée ce qui aurait assurément permis une plus grande richesse d'interactions et d'observations.

L'analyse des données ainsi recueillies (par le biais des entretiens et de l'observation) nous permet de montrer que les différentes configurations du « chez-soi » de ces migrants (vivre « avec » ou « parmi » les Marocains ; dans un « entre soi » (souhaité ou non) ; vivre « au sein d'une bulle ; « à l'intérieur d'un bunker » ; « en parallèle de » ou encore être considéré comme étant « des leurs ») rendent compte non seulement de différents rapports à l'altérité culturelle, mais également de stratégies différentes « d'intégration ».

C'est en effet de leur rencontre avec l'Autre que ces migrants nous parlent à travers ces différents indices. Tracer les contours du « chez-soi » (que ce soit à travers son discours sur l'autre ou par la mise en relation directe avec l'autre), c'est en quelque sorte délimiter l'espace que l'on veut partager avec l'autre.

Pour appuyer notre propos, la description des différentes configurations mises au jour par le terrain nous paraît nécessaire. Présentées sous forme de métaphores, elles seront illustrées à l'aide d'une description ethnographique. Les métaphores, comme le spécifient Lakoff et Johnson (1980), jouent un rôle clé dans la définition des réalités quotidiennes. Elles donnent à voir non seulement des manières de vivre et de penser, mais également des modes de mise en relation, aspect qui nous intéresse particulièrement ici. Il est cependant important de souligner que les configurations du « chez-soi », réfèrent à des stratégies de mise en relation et donc à un processus dynamique. Il ne s'agit pas de configurations

fixées une fois pour toutes. Il est possible d'établir des liens entre les parcours migratoires et les configurations du « chez-soi », mais nous préférons présenter ces configurations comme une variabilité de stratégies qui pourraient être adoptées par tout migrant à un moment ou à un autre de son expérience migratoire. Mais avant de décrire ces différents rapports à l'altérité culturelle, il nous semble essentiel de définir la notion du « chez-soi » qui est au cœur de cette analyse.

5 - La complexité de la notion du « chez-soi »

Étudier la migration expérimentée en relation avec la notion du « chez-soi » (Ahmed 2003) est une façon d'interroger l'identité/altérité ainsi que l'appartenance. C'est du moins ces aspects qui nous intéressent particulièrement. La migration permet de questionner l'identité en interrogeant la façon dont elle se transforme, questionne et challenge celle-ci. Elle permet aussi de s'attarder sur le rapport à l'autre (aux interactions-relations avec la société d'accueil) dans toute sa complexité et son ambivalence. Si l'analyse des récits migratoires, et plus particulièrement des représentations du « chez-soi »⁵³, permet de révéler les différentes façons dont les migrants conçoivent et construisent leur identité, l'analyse des configurations du « chez-soi » révèle pour sa part les diverses façons qu'ont les migrants de s'investir dans la rencontre avec l'Autre, dans le cas qui nous intéresse ici, avec les Marocains. C'est sur ce deuxième point que nous nous attarderons dans cette partie.

53. Cette recherche nous a permis de recueillir un matériel très riche au sujet des représentations de soi et du « chez-soi » des migrants français. Nous présenterons notre analyse sous forme schématique à la fin de ce chapitre, mais celle-ci n'est pas développée dans le cadre de cet ouvrage. Elle fera l'objet de publications ultérieures.

Les écrits sur la migration et le « chez-soi » montrent bien la complexité de cette notion. Le « chez-soi » est à la fois investi de significations, d'émotions, d'expériences et de relations. Il correspond à un espace d'appartenance, d'intimité, de désir et de peur (Blunt 2004). Étudier le « chez-soi » amène les chercheurs à s'intéresser autant à son aspect matériel qu'à son aspect symbolique, ce que nous avons fait au cours de ce projet de recherche. Comme nous le rappelle Ahmed (1999), le « chez-soi » n'est pas qu'une question de fantasme d'appartenance (d'où je viens ?), mais également un espace d'appartenance sentimental (le « chez-soi » est où le cœur est) ; il ne peut donc s'appréhender que par l'affect. Être « chez soi » réfère à comment on se sent ou comment on ne se sent pas, ou comment on pourrait se sentir ou ne pas se sentir à la maison. Voilà ce que nous révèlent les récits que nous avons recueillis auprès de ces migrants. Être « chez soi » ne correspond pas simplement au fait d'habiter un espace déjà constitué. Il ne s'agit pas seulement de l'immersion du moi dans une localité – au contraire, la localité s'immisce dans les sens : il définit ce que l'on sent, entend, touche, se souvient (ibid.). Ce qui rend complexe la question du « chez-soi » c'est qu'il se situe au croisement des souvenirs du passé, de la vie quotidienne au présent et des projets futurs (Blunt 2004). Les entretiens que nous avons recueillis font en effet s'entrecroiser ces trois niveaux temporels.

Un autre élément de la complexité du « chez-soi » tient dans le fait que les narrations des migrants réfèrent à la fois à « être chez soi » et à « quitter chez soi » tout comme ils font s'entrecroiser les notions de proche et de lointain, de familiarité et d'étrangeté (Ahmed 1999). S'intéresser au « chez-soi » nécessite de se demander ce qui est considéré comme familier et

ce qui correspond à l'éloignement : « What is home and what is away ? » (ibid.). L'association du « chez-soi » et de la familiarité, qui permet à l'étrangeté d'être associée à l'altérité nous semble problématique. Cela projette l'étrangeté à l'extérieur des murs du foyer. Comme le mentionne Ahmed, c'est l'opposition même entre « home » (familiarité) et « away » (éloignement) que nous devons questionner. Puisque la frontière entre ces deux notions est perméable, il faut plutôt se demander comment être « chez soi » rencontre une partie d'étrangeté (Ahmed 1999). C'est cette imbrication complexe que l'analyse des différentes configurations du « chez-soi » donnera à voir dans la suite de ce chapitre. Sensible à la mise en garde faite par Ahmed (ibid.), notre position épistémologique, qui argumente en faveur de la non-opposition entre « home » et « away », ne nous conduit cependant pas à prétendre que cela ne fait aucune différence si l'on quitte un endroit où l'on s'est senti (et où l'on se sent peut-être encore) « chez soi ». Nous sommes consciente, que pour plusieurs des migrants que nous avons rencontrés, la construction d'un « chez-soi » réfère à la fois à la création d'un nouvel espace (matériel, symbolique ou intérieur), mais également à un sentiment de perte.

Le dernier aspect sur lequel nous aimerions attirer l'attention est le fait que le travail de construction d'un « chez-soi » est un processus continu (Ahmed 2003). Les exemples qui sont présentés pour illustrer les différentes configurations du « chez-soi » doivent donc être lues comme des instantanés prises à un moment spécifique de la vie de ces migrants, des arrêts sur images qui nous donnent des indices sur la façon dont ces migrants s'investissent dans la relation avec l'autre.

6 - Description ethnographiques des différentes configurations du « chez-soi »

6.1 - Vivre « avec » les Marocains

L'exemple de Justin est certainement le plus marquant des Français rencontrés qui vivent « avec » les Marocains. Justin est venu au Maroc depuis plus de dix ans attiré par la musique orientale et engagé dans une quête spirituelle, artistique, identitaire qui devait passer par une rencontre de proximité avec l'altérité culturelle. Il s'est rapidement intégré au sein d'une confrérie musicale soufie, a appris l'arabe dialectal et s'est peu à peu construit une maison en pisé dans un petit village. Aujourd'hui, Justin fréquente majoritairement des Marocains, parle en arabe dialectal parfois plus souvent qu'en français avec une gestuelle très « marocaine ». Il connaît très bien la médina (il fait désormais partie du décor) au point de faire des reportages sur le patrimoine culturel fassi en darija pour la radio (locale et internationale). Il ne cherche pas à rencontrer des Marocains, il est tout simplement intégré dans une vie locale au sein de laquelle il partage un quotidien « avec » les Marocains.

Plusieurs Français m'ont dit, lors de l'entretien, avoir l'impression que les Marocains venaient vers eux pour obtenir quelque chose, notamment pensaient-ils de l'argent :

« Les relations je pense que c'est de l'intérêt, les gens ils vont venir vers vous c'est parce que ils ont besoin de quelque chose... et en fait c'est ce qui m'a énormément choqué. »

Rachelle, artiste, épouse d'un Français venu travailler à un niveau local.

Justin analyse pour sa part les interactions de manière totalement différente, c'est-à-dire à partir des concepts de solidarité et d'échange de la même manière que l'envisagent les Marocains.

« Quand il se crée des relations d'amitié fortes, à un moment donné, il y a la question de l'entraide qui est évidente au Maroc. El ta'mul, ça veut dire l'entraide, c'est normal quoi ! J'essaye autant que faire se peut de vivre comme un Marocain, avec mes amis marocains, mais la différence elle est là, c'est à dire économique. On a toujours une puissance supérieure à eux⁵⁴. Donc en cas de souci, je suis forcément présent. Voilà. Mais l'inverse est toujours vrai, parce que l'accueil... l'hébergement, les coups de main, ils sont aussi là de l'autre côté, donc il y a toujours une entraide. » Justin, journaliste.

C'est sa position de grande proximité avec des Marocains qui l'a amené à interioriser ces valeurs d'entraide et de solidarité et à interagir avec eux dans un rapport de don contre-don qui n'est pas estimé en valeur pécuniaire uniquement, mais en termes d'échanges (de services, de contacts) réciproques.

Il est important de spécifier que si l'apprentissage de l'arabe dialectal est un indice d'un désir de se rapprocher de l'autre, le fait de ne pas maîtriser cette langue ne veut pas automatiquement dire qu'on ne vit pas « avec » les Marocains. Nous avons en tête notre rencontre avec Solange, qui ne peut

54. Notons qu'en comparaison avec les autres Français rencontrés au cours de nos diverses recherches, Justin a un niveau de vie très modeste. Il fait partie de ces migrants en quête dont le niveau de vie au Maroc est moins bon que celui dont ils jouissaient en France et qui ont donc décidé de perdre au niveau économique et au niveau de la sécurité d'emploi pour gagner en mieux-être.

pas tenir un dialogue en arabe dialectal, mais qui a appris plusieurs mots qu'elle utilise comme moyen de rapprochement avec ses amis marocains.

« Là encore jeudi j'ai passé la soirée avec de très bonnes amies et bon... la soirée se passe, on rigolait et deux trois fois j'ai fait mes petites blagues en arabe là et elles me disaient, tu ne parles pas le marocain, mais tu as chopé tous les trucs typiquement marocains de langage quoi ! [...] Non les gens qui me connaissent vraiment, y en a beaucoup qui me disent que tu es vraiment marocaine... dans la connaissance des mœurs quoi, voilà... mais ils sont tout à fait conscients que je ne le suis pas (rire)... »

Solange, journaliste freelance.

Solange fréquente un milieu social⁵⁵ différent de celui de Justin, mais elle n'est pas moins dans une dynamique de véritable rencontre avec l'autre. Elle est follement amoureuse du pays qu'elle a sillonné de bout en bout, non pas comme touriste, mais comme journaliste de gauche interpellée par les dossiers touchant aux droits humains. Elle a travaillé au sein de plusieurs journaux marocains (elle est donc insérée professionnellement à un niveau local), ses ami(e)s les plus proches, ceux qu'elle gardera à vie comme elle le dit, sont marocains (elle fréquente ce qu'elle décrit elle-même comme l'élite marocaine scolarisée à l'école française) elle nous dit ne fréquenter aucun Français dans son cercle amical proche.

Il est intéressant de mentionner que tous les Français en couple mixte que nous avons rencontré-es, lors de notre thèse

55. Le quotidien de Justin est partagé avec des Marocains d'un milieu socio-économique modeste qui vivent dans la médina alors que Solange fréquente l'élite marocaine urbaine scolarisée à l'école française.

de doctorat ou au cours de cette recherche, ne vivaient pas tous « avec » les Marocains. Si pour certains la mixité faisait partie de leur configuration familiale, le quotidien de certains était teinté de repères uniculturels, certains allant même jusqu'à affirmer que leur partenaire n'était pas « vraiment marocain ». Cependant, comme nous l'avons mentionné précédemment, peu importe le degré de mixité de leur foyer, les Français en couple mixte sont davantage dans une démarche d'intégration (contrainte ou souhaitée). Ils négocient avec une belle-famille marocaine, ils sont sous la législation du code de la famille marocain (pour ceux qui ont fait un mariage adoulaire⁵⁶), ils socialisent leurs enfants à long terme dans le contexte marocain, plusieurs sont intégrés dans un travail local, etc. Le niveau de l'arabe dialectal des Français qui sont en couple mixte est souvent plus élevé que ceux des Français en général, bien que certains d'entre eux ont un niveau de débutant même après des années au pays.

6.2 - Vivre « parmi » les Marocains

Nous prendrons le cas d'un groupe de retraités qui vivent à Marrakech pour illustrer ce que nous entendons par vivre « parmi » les Marocains. Ce que ces retraités ont en commun c'est d'avoir choisi de vivre dans la médina de Marrakech pour être près des Marocains, pour vivre dans le Maroc « authentique ». Notre arrivée chez un couple de retraités donne déjà à voir quelques indices de cette configuration. Lorsque nous leur avons téléphoné pour qu'ils nous indiquent le lieu exact de leur maison, ils nous ont indiqué un lieu connu

56. Seul mariage reconnu par les autorités (religieuses et législatives) marocaines.

de la médina où descendre du taxi. Ils nous ont ensuite parlé d'un derb (une ruelle) en nous indiquant le trajet à suivre jusqu'à leur maison. Au moment où nous les avons rencontrés, toute cette partie de la médina était en travaux, il y avait des travailleurs et des matériaux partout. Ils n'ont pas cru nécessaire de nous indiquer ce qu'est un derb, ils ne nous ont pas offert de venir nous retrouver où le taxi devait s'arrêter : ils maîtrisent parfaitement l'espace de la médina et s'attendent à ce que tout étranger se débrouille comme eux. Il ne s'agit pas d'un espace inconnu et encore moins d'un espace dangereux, mais du milieu dans lequel ils évoluent quotidiennement. Si la ruelle qui mène à leur maison est identique à toutes les autres, la porte de leur demeure, étincelante et fraîchement repeinte contraste avec celles des voisins, défraîchies et empoussiérées, et donne un indice du passage soudain vers un autre monde. Nous nous retrouvons soudainement dans un riad d'une blancheur et d'une beauté qui évoque un palais des milles et une nuits. Si le décor marie ameublement européen et style marocain (tableaux, tapis, couverture), là s'arrête le mélange. Il s'agit d'une démarche d'emprunt culturel d'éléments extérieurs et non d'une démarche de transformation culturelle de leurs propres repères.

« J'aime cette façon de vivre parmi les Marocains à la française, avec mon esprit libre, mon mode de vie français.

On garde nos habitudes. » Bernadette, retraitée.

Ils partagent un espace de voisinage commun avec les Marocains et font preuve d'un respect envers « leur culture » – ce qui les distingue, selon eux, des Français de la Palmeraie, les « *prout prout ma chère qui parlent à la septième personne du pluriel, les pachas qui les regardent de haut car ils serrent*

la main au vendeur du coin et qui, s'ils le pouvaient, feraient disparaître tous les Marocains » (Henri, retraité).

« *Je sens que je suis chez-moi, mais je vis chez les autres. Je suis chez les Marocains.* » Nicole, retraitée.

Ils entretiennent un rapport cordial mais distant avec le voisinage, exactement comme l'a mentionné Kurzac-Souali (2007) dans son étude **Rumeurs et cohabitation en médina de Marrakech : l'étranger où on ne l'attendait pas**. En effet, cette géographe mentionne que les propriétaires de maisons d'hôte entretiennent « *des rapports neutres ou simplement cordiaux avec le voisinage* » (2007, 66). Les Français que nous avons rencontrés dans la médina de Marrakech ne parlent pas l'arabe dialectal, mis à part le Salamaleikoum lorsqu'ils croisent leurs voisins dans la rue. Une des Françaises que nous avons rencontrées, Nicole, nous a rapporté cette anecdote extrêmement intéressante concernant la langue. Un jour, elle a entendu des cris et des pleurs chez ses voisins marocains. Elle a envoyé son employée de maison voir ce qui se passait ; quelqu'un de la famille était décédé. Elle a demandé à la jeune fille (son employée) ce qu'elle pouvait faire comme geste d'entraide. Celle-ci lui a dit que partager un plat pour le repas du deuil serait bienvenu. Nicole a donc demandé à la jeune fille d'aller porter un plat de couscous chez la voisine. Celle-ci, très touchée du geste a dit : « *C'est dommage que je ne parle pas français, elle a l'air très gentille la femme chez qui tu travailles* ». Son réflexe n'a pas été de trouver dommage que sa voisine française ne parle pas arabe, mais plutôt de souligner le fait qu'elle ne parle pas français. Cette anecdote condense en une seule image la diglossie des langues arabe dialectale et française qui existe dans le contexte

marocain (Isaïa 2012) ainsi que l'intériorisation de cette même diglossie par les sujets porteurs de ces langues, mais également porteurs d'une histoire coloniale qu'ils partagent malgré eux. Soulignons que seulement trois des trente Français rencontrés ont affirmé avoir un niveau d'arabe dialectal intermédiaire ou avancé, la plupart ont dit pouvoir se débrouiller avec quelques mots en se déclarant « nulle dans les langues ». Une enquête quantitative⁵⁷ menée par Nouredine Harrami (2014) dans le cadre de cette recherche, montre également que plus de 40 % des Marocains ne trouvent pas qu'il est nécessaire : pour un(e) Français(e) installé(e) au Maroc d'apprendre la langue arabe dialectale.

Vivre « parmi » les Marocains, c'est aussi s'entourer d'un paysage et d'éléments exotiques, c'est respecter qu'il y ait d'autres façons de vivre, de croire, de penser, etc., mais demeurer convaincu de la supériorité de sa façon d'appréhender le monde. C'est de l'ethnocentrisme enrobé dans un respect courtois, mais qui n'est pas moins réel. Pour certains cependant, l'enrobage se confond avec un orientalisme à peine déguisé.

« On vit avec nos Marocains. C'est l'orient et nous sommes l'Occident. Le problème des Français c'est que nous voulons occidentaliser tout le monde. » Henri, retraité.

Lorsqu'il y a un pas de fait vers les Marocains, celui-ci se construit bien souvent dans un rapport hiérarchisé et inégalitaire soit d'employeur/employé (pourvoyeurs d'emplois) soit de donateurs/receveurs (actions de bienfaisance) bien que celui-ci soit présenté dans un rapport de proximité et de respect (on mentionne que les employés « qui font partie de

57. Les résultats de cette enquête quantitative se trouvent dans le dernier chapitre de cet ouvrage.

la famille » sont bien payés et bien traités et que consacrer du temps à aider les autres donne un sens au quotidien). Vivre « parmi » les Marocains c'est aussi s'insérer au niveau associatif ou à titre personnel dans des actions sociales (de charité, d'alphabétisation, de santé) avec l'intention louable d'aider, mais qui se reflète davantage dans un rapport d'aidants/aidés que dans un véritable rapport d'entraide (ou chacun offre et reçoit). Il s'agit d'un don (de connaissances, d'argent, de talents, d'idées, etc.) fait à partir de sa propre vision du monde (des rapports de genre, des modèles de soin, des méthodes de transmission). Le terrain montre clairement que les Français trouvent une forme de reconnaissance dans ces formes d'engagement et dans le fait que la plupart des Marocains reconnaissent leur expertise et leur savoir-faire dans différents domaines. L'a priori favorable des Marocains face aux Français est un élément que les différentes parties de cette recherche ont révélé. Précisons qu'il s'agit d'un rapport inégalitaire intériorisé autant par les Français que par les Marocains. Selon le terrain que nous avons mené, le seul domaine où la plupart des Marocains affichent une certitude « de vérité » c'est dans la pratique de l'Islam. Voilà pourquoi certains déclarent en parlant des Français, comme nous le verrons dans le chapitre de Khalid Mouna : « Il ne leur manque que l'islam ».

Pour se transformer au contact de l'autre, il faut être dans un réel rapport de proximité (et non de simple cohabitation) et dans un désir de comprendre une autre façon de voir le monde. Vivre « parmi » les Marocains ne correspond pas à un engagement dans une telle démarche. Ce qui est cependant intéressant à observer, c'est qu'une fois en France, hors du contexte marocain, plusieurs Français découvrent qu'ils ont

été transformés (certains malgré eux) par ce contact avec l'autre. La migration (qu'elle soit temporaire ou de longue durée) ouvre donc sur une possibilité de relativisme culturel, aspect qui a été effleuré à travers ce terrain de recherche et qui mériterait que l'on s'y attarde davantage.

6.3 - Être considéré comme étant « des leurs »

Notre rencontre avec deux Françaises converties, une au soufisme et l'autre au wahhabisme (de tendance salafiste), nous a permis de mettre au jour cette configuration du « chez-soi » qui ne réfère pas tant à une stratégie d'intégration de la part des migrants, mais à une stratégie d'inclusion déployée par les membres de la société d'accueil marocaine. Ces deux Françaises étaient converties avant de venir habiter au Maroc. Aïcha (prénom musulman) était par ailleurs membre d'une confrérie soufie en France bien avant son arrivée. Ce n'est donc pas suite à un contact avec les membres de la société d'accueil qu'elles ont envisagé une conversion à l'islam, mais en contact avec des musulmans en France (dont un bon nombre de Français convertis). Leur discours renvoie à une logique d'inclusion-exclusion qui s'imbrique parfaitement à celui des Marocains rencontrés par Khalid Mouna (voir le chapitre cinq). Elles se distinguent des autres Français qui ne sont pas musulmans tout comme le font les Marocains qui les classent dans une catégorie à part. Si Aïcha et Gaëlle se sentent très différentes des autres, elles se sentent par revers liées aux Marocains musulmans :

« C'est là qu'il y a un hic peut-être en ce qui me concerne. Moi je me sens comme eux. Je suis dans un pays qui n'est pas mon pays, mais je suis sans doute plus qu'une invitée. »

Je ne me sens pas une invitée. Pourquoi ? Parce que je pratique la même chose que les autres. Je ne suis pas là pour le business, je partage ce qu'eux font. Je suis une française qui a fait le pas, j'ai ça en plus ! J'ai des choses sans doute de plus que vous, j'ai une grande compréhension. Je ne me sens pas une étrangère à ce moment-là. » Aïcha, artiste peintre.

Elles ne se sentent pas totalement étrangères car elles partagent une valeur commune qui cimente leurs relations avec les Marocains : l'islam. Elles partagent avec les musulmans un langage commun, « le langage du cœur », comme le dit Aïcha, et celui de la prière. Elles se servent des mots d'arabe classique qu'elles ont appris grâce à la prière pour se rapprocher des Marocains. Le jour où nous sommes allée rencontrer Gaëlle, une de ses voisines venait de perdre son fils. Elle était allée lui souhaiter ses condoléances. Ne parlant pas l'arabe dialectal, c'est par des prières qu'elle a pu communiquer avec la mère. Aux yeux des Marocains, Aïcha et Gaëlle sont des gawriates (étrangères) et non des nsraniates (chrétiennes), elles font donc partie du « nous », pas complètement, mais suffisamment pour avoir l'impression d'une certaine proximité de valeurs (réelle ou imaginée). Leurs discours, qui axent beaucoup sur l'inclusion, ne sont cependant pas dépourvus de logiques d'exclusion. Gaëlle affirme qu'on lui a facilité l'accès à la nationalité marocaine parce qu'elle est convertie à l'islam tout en étant à la fois consciente d'être surveillée par les autorités du pays. Elle est la seule des Françaises que nous avons rencontrées à avoir reçu une visite de la police quelques jours après son

arrivée au Maroc. Si elle a le sentiment d'être invisible⁵⁸ avec son niqab au Maroc (lorsqu'elle compare avec son expérience en France) elle n'est pas moins visiblement minoritaire dans le paysage marocain et considérée par plusieurs Marocains comme étant « différente de nous » (par rapport à une autre vision de l'islam). Si Gaëlle partage plusieurs valeurs avec les Marocains et a demandé la nationalité marocaine, elle ne se considère pas pour autant Marocaine. Elle est également consciente de pratiquer un islam qui n'est pas majoritaire dans le contexte marocain. Dans les discours de ces deux converties, leur pratique religieuse est à la fois point de référence, de rapprochement et de différenciation. Elles sont donc à la fois incluses et exclues par les Marocains de cette catégorie du « nous », tout comme elle s'inclut/s'exclut elle-même de ce « nous ».

6.4 - Vivre « au sein d'une bulle »

La métaphore de la bulle évoque une division entre un espace intérieur et un espace extérieur, entre le familier (associé d'abord au foyer) et l'étrangeté (associé au monde extérieur, à la rue, à l'espace public, à l'espace de rencontre avec l'altérité culturelle). Face à une société qui a fait des choix de repères culturels qui sont différents du modèle culturel⁵⁹ français (notion de temps, d'espace, de croyances, de pratiques sociales, rapports de genre, de hiérarchie, etc.) la bulle est un refuge dans lequel il est possible de se retrouver en famille, entre proches (et même très proches), au sein de repères familiers.

58. Gaëlle souligne toutefois que même avec le niqab, les Marocains repèrent qu'elle est française par les espadrilles qu'elles portent sous le niqab et par son accent français.

59. Nous nous référons ici à la notion de pattern culturel de Lustig et Koester (2012).

Si la paroi de la bulle peut être plus ou moins perméable – et donc laisser plus ou moins la possibilité d'un contact avec l'altérité culturelle –, il n'en demeure pas moins qu'elle trace une limite claire entre deux espaces, un premier perçu comme désorientant parce qu'il renvoie à des repères inconnus et un deuxième associé à une zone de confort, de repos, de familiarité.

« Quand je suis dans mon logement je me sens chez moi y a pas de souci. Je suis chez moi parce que j'ai mes repères. Et quand vous êtes à l'extérieur des murs de votre maison qu'est ce qui fait que vous ne vous sentez pas chez vous ? Parce que quand je regarde autour de moi je vois des choses qui me montrent que je suis dans un pays avec une culture. Ben déjà je vois des minarets, je vois des djellabas, je vois des petits taxis avec des bagages sur le toit, je vois des trottoirs défoncés, je vois des ordures un peu partout voila ça me gêne, ça me gêne, ça me fait... Je vois bien que je ne suis pas dans un environnement habituel » Victoria, fonctionnaire du MAE.

Au sein de la bulle, une grande importance est accordée au cocon familial, c'est-à-dire au temps passé en famille, avec les enfants et au sein d'un foyer qui reflète des valeurs, des aménagements, un mode de vie, un mode de relations familial. Il est d'ailleurs intéressant d'observer que plusieurs des familles qui vivaient « au sein d'une bulle » n'avaient aucune employée de maison ou bien demandaient les services d'une femme de ménage à raison d'une fois ou deux par semaine⁶⁰. Dans cette bulle de familiarité, la présence d'une

60. Ce n'est pas dû à un manque de moyens financiers puisque ces familles sont souvent sous contrat d'expatriation ou bien travaillent dans d'un établissement français (et donc avec des salaires allant entre 4 000 et 14 000 euros par mois).

employée de maison marocaine est souvent perçue comme une intrusion dans l'univers privé. Cette présence oblige à une négociation culturelle au sein même du foyer : négociation avec leurs propres valeurs d'abord, négociation avec un mode de fonctionnement différent donc avec des possibilités de mésententes ou de conflits, sans compter les possibilités de vols ou de bris des objets familiers, etc. Les familles qui avaient recours à du personnel de maison (lorsque les deux conjoints travaillent le côté pratique est mis de l'avant) voyaient cette pratique comme un écart temporaire de leur mode de fonctionnement habituel. Certains insistaient sur le fait que c'est leur compagnie qui les obligeait à avoir un chauffeur par exemple, ou encore à avoir recours à des gardiens de rue 24/24 heures et sur le fait que ce n'était pas vraiment leur choix personnel.

Si la bulle réfère d'abord au foyer, le terrain nous a aussi montré que la bulle peut s'étendre à l'espace du travail, lorsqu'il s'agit d'une institution ou d'une entreprise française. C'est le cas de Victoria, par exemple, qui travaille au sein d'un établissement d'enseignement français. Quand elle est au travail, elle est dans un contexte tout à fait français (langue, laïcité, règles, valeurs, modes de fonctionnement, gestion du temps, etc.). De plus, Victoria habite un logement de fonction situé au sein même de l'établissement. Elle affirme qu'elle a accepté le poste parce qu'il incluait un logement de fonction au sein de l'établissement, ce qui allait, selon elle, lui faciliter la vie. Elle passe donc la grande majorité du temps au sein de repères culturels qui lui sont familiers. Bien entendu elle fréquente des Marocains dans le cadre de son travail, mais il ne s'agit pas d'un espace de négociation culturelle. Ce sont

aux étudiants, aux professeurs, au personnel de service et aux parents marocains de s'adapter au système français, et non à elle (et à ses collègues) de s'adapter au système culturel du pays dans lequel l'établissement est situé.

La bulle du foyer de Victoria est restreinte et ses parois sont très peu perméables. De par ses fonctions, dit-elle, elle ne fréquente personne en dehors du contexte du travail. Mis à part son mari, les liens qu'elle maintient sont des liens transnationaux (avec ses enfants et petits-enfants, avec des amis très proches dans différents pays du monde). Elle est au Maroc dans le cadre de ses fonctions. Elle s'informe de ce qui se passe dans le pays, mais ne veut pas s'imprégner de la culture marocaine : l'extérieur de la bulle est un environnement musulman perçu comme étant défavorable, voire harassant à l'égard des femmes, elle préfère se préserver et demeurer en milieu connu, « au sein de sa bulle ».

Il faut noter que l'expérience d'altérité culturelle peut être très différente pour les expatrié(e)s et pour leur conjoint(e). Si plusieurs conjointes d'expatriés passent la quasi-totalité de leur temps « au sein de leur bulle », qui comprend leur maison/ appartement et qui s'étend parfois au quartier de résidence (le Maarif de Casablanca par exemple ou encore le quartier Gueliz de Marrakech), il en va tout autrement des conjoints qui sont les détenteurs du contrat d'expatriation et qui se retrouvent contraints de négocier avec l'altérité culturelle au sein même de leur espace de travail. Étant expatriés, ils travaillent pour des entreprises françaises (restauration, industrie automobile ou pharmaceutique, etc.). Leurs lieux de travail⁶¹ sont donc en

61. Certains expatriés travaillent sur plusieurs sites à la fois.

quelque sorte une extension de leur bulle de familiarité, mais contrairement à l'espace du foyer, refuge connu, l'espace du travail les oblige à une confrontation avec l'altérité culturelle. S'ils sont contraints à une négociation culturelle, c'est parce qu'ils se doivent, de par leur fonction, d'imposer les règles, les façons de faire et les normes de sécurité françaises à des dizaines, voire parfois à des centaines de cadres et d'employés marocains.

« C'est très compliqué, les gens sont des locaux, ils sont nés au milieu des cailloux, quand vous leur parlez de règles d'hygiène SHCCP alors que chez eux ils n'ont ni la télévision, ni le frigo vous avez un espèce de décalage complet... On a un patron qui est un vrai self-made man et qui considère qu'on est productif – et il a complètement raison – si on fait entre trois ou quatre ans sur un pays maximum, parce que le Maroc est un pays qui est ultra agréable à vivre et ultra compliqué à bosser. Ah oui, ils sont épuisants ! Vous êtes en permanence dans le contrôle. »

Claude, directeur d'une société de restauration.

Ces expatriés, directeurs d'entreprises françaises localisées au Maroc, perçoivent leur espace de travail comme une bataille quotidienne où ils doivent imposer leur système de références à des Marocains qui ont été socialisés dans des repères culturels différents⁶².

« Toutes les actions que les Marocains font ou ne font pas, moi j'ai une réaction par rapport à ça, qui peut être parfois

62. Notons par ailleurs que ces expatriés développent des moyens d'adaptation dans le cadre de leur travail (ils n'ont pas le choix comme ils le disent) qui ne sont pas abordés dans ce présent chapitre mais qui réfèrent à des dynamiques identitaires intéressantes qui seront traitées dans des articles ultérieurs.

brutale, je peux ne pas être à l'écoute et décider finalement sans leur avis. Je pense que si c'était un Marocain, ils seraient plus dans la négociation pour que ce soit un choix commun quitte à perdre du temps et de l'argent, mais de un, ce n'est pas son argent, et de deux, le temps ici n'a pas beaucoup de valeur, alors que moi je suis sur une mission limitée avec un budget précis. Je dois partir ailleurs, donc en fait, on a des fonctionnements qui sont en opposition et qui sont conflictuels, oui complètement ! ». Patrice, directeur d'un chantier relevant de l'industrie pharmaceutique.

Claude et Patrice, ainsi que Marc (qui a terminé sa carrière comme expatrié en tant que directeur commerce et marketing au sein d'une entreprise de climatisation française avant de prendre sa retraite à Marrakech) ont tous trois utilisé le terme « grillé » pour parler de l'état dans lequel se retrouvent les expatriés français qui travaillent de près avec les Marocains : « au bout de trois quatre ans, on est grillé » disent-ils. S'il est si facile de vivre au Maroc et si difficile d'y travailler comme ils l'affirment⁶³, c'est justement car ils vivent leur quotidien en dehors du milieu de travail « au sein d'une bulle » dans laquelle ils peuvent se reposer. La particularité de leur milieu de travail est de faire se confronter, au sein même de ce qu'ils considèrent a priori comme une bulle française – il est d'ailleurs intéressant de noter que Patrice dit « chez-moi » en parlant de l'entreprise pour laquelle il travaille –, deux systèmes de références qui, du moins dans leurs discours, sont perçus comme étant opposés. Dans leur cas, la bulle de familiarité

63. Marc, qui est maintenant retraité au Maroc, note le contraste énorme entre sa vie actuelle et sa vie d'expatrié où il avait à négocier quotidiennement avec des Marocains dans le cadre du travail.

qu'ils ont créée avec leur famille est primordiale pour pouvoir sortir de cette zone de contact exigeante dans laquelle les plonge leur travail et ainsi leur permettre de mener à bien la mission pour laquelle ils ont été engagés.

6.5 - Vivre à l'intérieur d'un « bunker »

Si la métaphore du « bunker » évoque également une séparation entre un espace intérieur et un espace extérieur, la différence avec celle de la bulle réside dans l'étanchéité des parois et dans le fait surtout que l'extérieur du « chez-soi » n'est pas seulement perçu comme étant chaotique et désorientant, mais également menaçant, voire dangereux. La perméabilité des murs du « bunker » renvoie également à l'idée d'une possible « contamination », et donc d'une séparation entre ce qui est considéré propre et sale, pur et impur, etc. Le « bunker » joue donc un rôle de protection (sécurité et préservation) en dressant un mur entre le « chez-soi » et le monde extérieur. L'après-midi que nous avons passé avec Janice, qui est au Maroc depuis 12 ans, nous permet d'illustrer cette métaphore du « bunker ». Son récit laisse entrevoir un rapport à l'autre ambivalent, mais nous voudrions ici nous attarder spécifiquement sur les indices et sur les glissements (entendus et observés) à partir desquels il nous a été possible de faire émerger cette métaphore du « bunker » en racontant quelques anecdotes.

Lorsque nous avons téléphoné à Janice de la gare de train pour qu'elle nous explique la route jusqu'à sa résidence, elle nous a immédiatement demandé si nous étions véhiculée. Lorsque nous lui avons dit que nous allions marcher entre la gare de train et sa maison, sa réponse a été subite : « Le Maroc

n'est pas fait pour être dans la rue et encore moins pour une femme ». Elle nous a tout de suite précisé que quelqu'un viendrait nous chercher à la gare (soit son chauffeur, soit elle). Nous avons insisté en disant que nous aimions bien marcher et que la distance à parcourir était courte. Elle nous a répété que quelqu'un viendrait nous chercher. Elle est elle-même venue nous retrouver à la gare, son chauffeur étant occupé avec ses enfants. Concevant la rue comme étant un espace de danger, de harcèlement et de vol (lorsqu'elle nous a raccompagnée à la gare à la fin de l'entretien elle nous a parlé des vols qui ont eu lieu dans son quartier, des jeunes marocains qui ont crevé ses pneus de voiture, des gardiens de rue qui ne jouent pas leur rôle, etc.) il lui était inconcevable de nous laisser repartir seule.

Une deuxième anecdote attire notre attention. Au cours de l'entretien, Janice nous a raconté qu'un événement récent l'avait perturbé au point de réfléchir à quitter le Maroc. Lorsque nous lui avons demandé de plus amples détails, elle nous a appris qu'elle avait retrouvé son petit chien mort dernièrement :

« Au mois de novembre on m'a empoisonné un chien. Qui vous a empoisonné ? Les gens n'aiment pas les chiens ici. Vous avez entendu parler de la loi sur les chiens récemment ? Non. Ah bon ! C'est quoi la loi sur les chiens ? Une nouvelle loi a été votée ; tout chien dangereux pitbull rottweiler... doit être ramené aux autorités marocaines pour une euthanasie. Tous les autres en public doivent porter la muselière ; alors allez trouver une muselière pour une chihuahua je ne vous dis pas. » Janice, conjointe d'un expatrié, co-gérante d'une société de counselling.

D'abord, nous remarquons que Janice interprète à sa façon les différentes lois mises en place récemment par le gouvernement (islamiste précise-t-elle) comme une façon de dire aux Français de partir, du moins c'est le glissement qui se lit entre les lignes de son récit :

« Je ne regarde pas du tout la télé marocaine, pas du tout. D'ailleurs elle est tellement en arabe qu'on ne peut plus. Ça aussi ça a été un changement. Je vous dis ça fait 18 mois que beaucoup de choses ont changé, je passe du coq à l'âne. Ça fait aussi partie du changement, l'alcool a vachement augmenté... Tout ça à cause du nouveau gouvernement marocain ? Oui, l'alcool a augmenté. Les télévisions, le journal télévisé était en français à 20h 30 sur 2M, il est passé à 23h30, tout ça pour marocaniser, évincer si vous voulez le français. Evincer le français c'est un grand mot, parce que les gens qui ont de l'argent vont toujours envoyer leurs enfants à l'école française, et la crevasse sera toujours aussi grande entre les gens qui tiennent le pays et les autres qui rament. » Janice.

Ensuite, le contraste entre l'atteinte qui lui a été portée par cet événement qu'elle décrit comme un complot (elle aimait ce chien au point que sa mort lui a fait envisager de quitter le territoire) et la façon dont elle a traité le chien « marocain » qui lui sert de gardien tout au long de notre entretien était frappant. Non seulement elle criait après ce chien et l'insultait chaque fois qu'il entrait à l'intérieur de la maison, mais elle se servait également de sa chaussure pour le frapper (avec le talon pointu) afin de le repousser dehors avec mépris. Le parallèle avec la façon dont elle parlait à ses employés (notamment à son chauffeur qui ne semblait pas comprendre où il devait aller chercher son garçon alors

qu'elle le lui avait expliqué des dizaines de fois) n'a pas pu faire autrement que de nous frapper.

Voici une expérience vécue et rapportée par Janice au cours de notre entretien alors que nous l'interrogeons sur les privilèges accordés aux Français :

« Déjà il y a une chose dont je ne m'étais pas rendu compte au début c'est que les femmes ne font pas la queue avec les hommes, je ne savais pas moi. Où ça ? Aux administrations. Ah bon et pourtant... Ben non, on ne fait pas la queue avec les hommes. On avait fait des papiers à Benslimane, c'est la cambrousse. Dans la cambrousse il y avait que des hommes, j'ai fait la queue qu'avec des hommes et du coup j'ai vu deux femmes qui se mettaient de côté et qui passaient devant tout le monde. Je n'ai pas trop bien compris. Il y a un monsieur qui m'a dit : les femmes attendent là-bas, j'ai dit ah bon ! Ah ben j'étais bien contente parce que ça sentait mauvais devant, derrière, ça me toussait dessus ça me collait ahhhrrr ! Alors là oui privilège d'être une femme ça m'arrange bien là. » Janice.

Les mots employés par Janice évoquent l'idée d'une contamination, d'une intrusion de l'autre dans son espace : « ça sentait mauvais devant, derrière, ça me toussait dessus ». À l'extérieur du « bunker », la rue, l'espace public, les administrations marocaines sont autant de lieux où l'on est contraint d'être en contact avec l'autre. Ce contact physique rapproché n'est pas souhaité par Janice et la division générée de l'espace, perçue comme inégalitaire face aux femmes en d'autres circonstances, devient ici une porte de sortie, une façon de replacer une frontière (physique et symbolique) entre le « nous » et le « eux ».

Nous mentionnerons un dernier exemple tiré de l'entretien afin d'illustrer cette métaphore du « bunker ». Nous avons demandé à tous les Français rencontrés où ils souhaiteraient être enterrés. Si le premier réflexe de Janice a été de répondre qu'elle n'accordait aucune importance à ce lieu, elle s'est rapidement ravisée lorsque nous l'avons amenée à y réfléchir de manière très concrète.

« Et est-ce que vous avez déjà réfléchi à l'endroit où vous aimeriez être enterrée ou incinérée ? Enterrée, là je m'en fous complètement ! Allah istar (Que Dieu vous en protège) comme on dit au Maroc, s'il se passe quelque chose demain on vous enterre au Maroc ? [Long silence] En fait non, parce que j'aurais peur qu'on vienne profaner la tombe, ce qui arriverait sûrement, donc c'est vrai que peut-être plutôt en France... Mais il faudrait que ça revienne le moins cher possible parce que [rire]. Pour le rapatriement ? Oui, l'urne ce serait parfait. Me faire enterrer ici ? Je ne sais pas. Il faudrait que je réfléchisse mais peut-être quand même si, peut-être quand même en France... » Janice.

Cette femme est la seule que nous avons rencontrée avec une autre Française arrivée au Maroc à un très jeune âge pendant l'époque du protectorat, à avoir mentionné cette possibilité de profanation des tombes présentes dans les cimetières chrétiens par les musulmans. Toutes deux ont par ailleurs mentionné qu'elles se faisaient régulièrement dire par les Marocains : « Retourne chez toi ». L'une habite au Maroc depuis 12 ans, l'autre, nommée Viviane, depuis plus de 40 ans. Si la première considère être chez elle autant au Maroc qu'en France, la seconde ne se sent chez elle ni au Maroc, ni

en France. Elle ne se sent chez elle nulle part. Comme nous le verrons dans la configuration suivante, elle vit dans un entre-deux inconfortable qui lui donne l'impression de vivre « en parallèle » des Marocains et des autres Français d'ailleurs.

6.6 - Vivre « en parallèle de »

En effet, ce qu'ont en commun les Français nés au Maroc ou arrivés-es à un jeune âge, c'est ce sentiment de ne se sentir chez-eux nulle part. Ils disent qu'ils ne sont pas chez eux en France puisqu'ils n'y sont pas nés ou qu'ils n'ont pas grandi là-bas, mais ils ne se sentent pas davantage chez eux au Maroc.

« Ben... on n'a pas beaucoup de relations avec les Marocains. On vit parallèlement, on ne vit pas avec, on ne vit pas sans mais on passe comme ça sans vraiment se croiser parce qu'on n'est pas à l'aise avec eux, eux ils ne sont pas à l'aise avec nous. Enfin moi personnellement j'ai des copines marocaines que je rencontre lors d'ateliers que j'adore qui sont très très sympas, mais ça s'arrête là. Moi je ne vais pas chez elles, et elles ne viennent pas chez moi. Et pour quelle raison ? Ben parce que nous, on évolue dans un cercle d'amis qu'on crée au fil du temps qui sont des anciens pieds noirs, enfin des anciens du Maroc qui donc sont nos amis depuis des décennies maintenant et puis voilà ça nous suffit ! J'ai beaucoup de copines françaises mariées à des Marocains, couples mixtes, mais c'est pareil, ils évoluent aussi dans leur milieu. On peut se rencontrer lors d'un déjeuner ou des repas rarement avec les maris d'ailleurs. Entre filles oui, entre femmes oui on se rencontre, on déjeune ensemble, on voyage ensemble, mais ce n'est pas une amitié, ce n'est pas une amitié. Ce n'est pas la

même façon de penser, ce n'est pas la même façon de voir les choses, ce n'est pas la même façon de vivre. » Viviane, retraitée de l'AEFE, arrivée au Maroc en 1960.

La particularité de cette position, comme nous pouvons l'analyser dans cet extrait d'entretien, c'est que cette rencontre avec l'autre n'est possible ni avec les Marocains, ni avec les autres Français, ceux et celles arrivés récemment au Maroc. Si cette rencontre ne peut pas avoir lieu, c'est directement parce que ces Français installés au Maroc depuis longtemps lisent leur expérience marocaine à partir d'un angle qu'ils ne partagent pas avec les autres Français – et donc qui les sépare d'eux – mais qu'ils partagent malgré eux avec les Marocains et qui crée d'autant plus une distance : celui du passé colonial.

« Est-ce que vous pourriez me détailler qu'est ce que vous voulez dire par la façon de penser ? On est toujours un peu... on ne peut pas être libre... Il y a des choses qu'on ne peut pas dire parce qu'il y a toujours du ressentiment des Marocains vis-à-vis des Français par rapport à l'indépendance, c'est toujours pas cicatrisé. Vous sentez ça ? Oui. Et des Français par rapport aux Marocains parce qu'on est un peu les envahisseurs alors que les gens qui sont ici maintenant ben ils ont leurs jobs, ils font leurs boulots et puis ils ne se mêlent pas de tout ce qui se passe au Maroc. Mais il y a toujours je dis cette connotation du sale Français ça sort vite quand même. Est ce que c'est un sentiment que vous portez ou c'est quelque chose qu'on vous fait sentir ? Oui c'est une chose qu'on nous fait sentir, on n'a pas du tout l'impression d'avoir fait du mal, du tort, peut-être certainement qu'il s'est passé des

choses horribles mais nous cette génération on n'y est pour rien, je pense que la France a fait des choses bien pour le Maroc et aussi fait certainement des choses moches, c'est clair, comme les Anglais l'ont fait en Afrique du Sud ils ont fait des choses bien et ils ont fait des choses horribles, comme n'importe quel pays les Portugais, les Espagnols en Amérique du Sud etc. mais est-ce que pour autant on doit nous bassiner la tête... » Viviane.

Notons que cette référence au passé colonial de la France n'a été mentionnée clairement que par les Français arrivés au Maroc de longue date. Portent-ils cette culpabilité ou la leur fait-on ressentir ? Cela n'est pas l'essentiel. Ce qui est révélateur, c'est qu'ils tissent un lien entre un quotidien vécu « en parallèle de » et cette histoire qui semble non partageable et non partagée. Ne pouvant partager cette histoire qu'avec ceux qui s'y réfèrent également, ils se construisent un « chez-soi » « en parallèle » des Marocains et des autres Français. Ils se retrouvent donc dans un entre-soi souhaité, c'est-à-dire entre « pieds noirs ».

6.7 - Vivre dans un « entre-soi » (souhaité ou non)

Le cas de Françoise illustre très bien cette dernière configuration. Françoise est professeur titulaire au sein d'une école française. Elle a un contrat de résidente et non d'expatriée. Elle peut donc renouveler son contrat au Maroc pour plus de trois ans, ce qu'elle a déjà fait par ailleurs. Le départ de Françoise vers le Maroc a été motivé par un désir d'ailleurs. Elle a beaucoup voyagé, aime découvrir d'autres cultures, explique qu'elle a sans cesse la bougeotte, qu'elle est toujours partante pour découvrir de nouveaux horizons.

Depuis son arrivée au Maroc, elle vit cependant dans un entre-soi, non souhaité, dit-elle, mais pas moins réel. Elle travaille dans un établissement français, habite dans un quartier résidentiel où vit une majorité de Français, le week-end elle se retrouve entre Français, et souvent entre collègues. Elle se retrouve souvent dans des soirées où il n'y a que des Français ou des étrangers, mis à part le personnel de maison. Du coup, elle ne parle pas l'arabe dialectal alors qu'elle avait l'intention de l'apprendre ; a peu ou pas d'amis marocains au Maroc, alors que sa meilleure amie en France est Marocaine ; qualifie ses rapports avec les Marocains de rapports essentiellement marchands. Elle a bien des contacts de temps en temps avec la famille de sa meilleure amie marocaine qu'elle affectionne beaucoup, mais ces liens ne se sont pas tissés parce qu'elle a migré au Maroc. Elle était venue à quelques reprises au Maroc en visite et avait déjà établi des liens avec cette famille grâce à son amie.

Si plusieurs Français rencontrés vivaient dans un entre-soi souhaité, ce n'est pas le cas de Françoise qui aimerait bien avoir davantage de liens avec les Marocains. En même temps, à force de fréquenter des Français qui lui disent de se méfier des Marocains, elle est dans un rapport ambivalent. Elle aimerait bien se rapprocher des gens du pays, mais interprète les pas que les Marocains font envers elle comme un moyen d'obtenir quelque chose.

« J'ai une amie marocaine qui vient régulièrement à la maison mais, bon le problème je dirais, c'est que quand tu es français t'as un rapport biaisé avec les gens parce qu'on ne sait pas ce qu'ils attendent de toi, tu vois ce que je veux dire, en fait, dans la rue elle va m'aborder, elle est

sympa et tout ça, du coup moi je ne sais pas son arrière-pensée, je ne sais pas si elle attend quelque chose de moi et donc je me garde de donner ma confiance aux gens. Je donnais ma confiance très facilement mais ils m'ont mis en garde !! Attention ! Tu ne la connais pas ! Tu ne sais pas ce qu'elle veut ! Et du coup moi je ne sais pas. » Françoise, professeur titulaire pour l'AEFE.

Tout comme Rachelle, qui aimerait bien avoir une amie marocaine mais qui a l'impression que les différences culturelles rendent la rencontre impossible.

« Ce sont des relations qui niveau amitié sont très difficiles et puis qui ne tiennent pas. On va plus s'invité au départ pour être dans la politesse, vous m'avez invité je vous réinvite et après au niveau des... comment vous dire j'ai essayé d'être amie avec une marocaine mais ça fait 8 ans que je suis ici et je n'y suis jamais arrivée ; culturellement il y a beaucoup de choses qui sont différentes... » Rachelle, artiste, épouse d'un Français venu travailler à un niveau local.

Elles se retrouvent donc dans un entre-soi (souhaité ou non) mais néanmoins construit. En partie par elles et en partie par le rapport de méfiance qui est nourri par les relations qu'elles entretiennent avec d'autres Français. Cet entre-soi, qui prend la forme d'un cercle quelque peu fermé, elles aimeraient bien parfois l'ouvrir, mais pas trop tout de même. Leur rapport à l'autre se construit dans cette ambivalence. Prendront-elles le risque d'une véritable rencontre qui les obligerait à sortir de leur « chez-soi » alors qu'elles envisagent leur rapport à l'autre comme un impossible voyage ? Il faut vouloir s'ouvrir à l'autre et donc sortir de soi pour aller à la rencontre de l'autre.

L'entre-soi est une stratégie que la majorité des migrants déploie : en se retrouvant entre Français, entre étrangers, entre couples mixtes, cela permet de se retrouver dans une zone de familiarité. Le processus d'intégration demande le mouvement inverse : il faut aller vers l'autre, vers la différence, vers l'inconnu. Cette responsabilité doit être partagée autant par les migrants que par les membres de la société d'accueil. S'il s'agit d'un voyage difficile, le terrain nous a cependant montré qu'il n'est pas impossible.

Conclusion

En montrant la variabilité et la combinaison des motifs migratoires évoqués dans les récits des Français rencontrés dans le cadre de cette recherche, nous avons répondu au premier objectif visé par ce chapitre qui était de nuancer les raisons qui stimulent les Français à venir s'installer au Maroc. Cela a également permis de rendre compte, d'un point de vue micro-sociologique, de la complexité de l'imbrication des sphères économiques, professionnelles, familiales, personnelles et biographiques comme facteurs explicatifs de la migration des Français vers le Maroc. S'attarder aux différentes significations de « l'ailleurs » nous a semblé important puisque cela permet de mettre en lumière le lien existant entre l'impulsion qui a stimulé le départ et les différentes stratégies de mise en relation avec l'autre au sein du pays d'accueil. La description des différentes configurations du « chez-soi » a permis de répondre au deuxième objectif de ce travail, celui de donner à voir, par le biais de différentes métaphores, la diversité des stratégies mises en place par les migrants pour se créer un « chez-soi » – processus indispensable à l'expérience migratoire –, pour

aller vers l'autre, mais également pour tracer les limites de cette zone de contacts et de rencontres. La rencontre avec l'autre, qui est inévitablement une rencontre avec soi, est toujours remplie d'ambivalence. Lorsqu'il s'agit d'une rencontre avec l'altérité culturelle, la création de ponts et de frontières est d'autant plus intensifiée.

Laplantine (2002) nous rappelle que l'anthropologie porte son intérêt sur la rencontre, la relation, le croisement, l'interstice. Cette pensée du divers et de la multiplicité introduit de la perturbation dans notre tendance à vouloir stabiliser et fixer les choses, dans notre obsession à vouloir identifier en restreignant à l'unité – n'être qu'une seule chose, n'être que soi-même. L'anthropologie s'inscrit dans une démarche qui ne vise pas à conforter, mais à attaquer les expressions courantes. Son mode mineur, revendiqué à grands cris, ne va pas dans le sens de l'affirmation, de l'imposition du sens, mais dans celui de la réflexion et de la mise en question, celle entre autres, de l'idée qui situe l'identité au-dedans et l'altérité au-dehors. Ayant endossé cette façon de concevoir et de pratiquer l'anthropologie nous amène à terminer ce chapitre par un effet miroir.

Si nous avons été déstabilisée par ce terrain de recherche, comme mentionné auparavant, c'est parce que nous considérons que notre propre démarche d'intégration au Maroc se situe dans une stratégie de rencontre-négociation avec l'altérité culturelle. En d'autres mots, en tant qu'anthropologue intégrée au sein d'un travail local et maîtrisant l'arabe dialectal, et en tant que migrante en couple mixte avec un Marocain en permanence dans une soif de nouvelles situations de rencontres, nous avons plutôt l'impression de vivre « avec » les

Marocains. Cette recherche, et particulièrement notre travail de description des différentes configurations du « chez-soi » nous a permis, par effet miroir, de déconstruire la fixité du processus de catégorisation et d'aborder le rapport à l'autre par le biais du concept de stratégie. En réfléchissant à notre propre parcours d'intégration, force est de constater que malgré tous nos efforts et notre volonté réelle d'intégration, nous nous recroquevillons parfois nous-mêmes dans le (ré) confort de notre « bulle ». Il nous arrive, certains jours, de nous contenter de vivre « parmi » les Marocains ou d'avoir l'impression de construire un quotidien « en parallèle » des gens d'ici. Il nous arrive également de nous retrouver dans un « entre-soi » familial, de réfléchir à la possibilité d'entamer des démarches pour être considérée « des leurs ». Il nous arrive même parfois de nous retrancher à l'intérieur de notre « bunker ».

Puisqu'au-delà de l'apport scientifique de cette recherche nous aimerions contribuer au débat social, cette réflexion était préalablement nécessaire. On ne peut pas vouloir amener les autres à réfléchir à leurs rapports à l'autre sans avoir d'abord pris conscience de notre propre rapport d'ambivalence face à cet autre. Considérer que l'étranger est dedans et dehors à la fois, tel que Simmel (1979, [1908]), l'a mis en évidence, que l'altérité fait partie de soi et que nous sommes parfois étrangers à nous-mêmes (Kristeva 1998), que le soi se construit dans une inévitable dialectique d'identité/altérité (Dubar 2000) ainsi que dans une activation constante des catégories d'altérité et de « mêmeté » (Ricoeur 1990) sont des prémisses théoriques nécessaires pour réfléchir à la question identitaire. Prendre conscience que nous sommes tous, en tant que migrants – ou en

tant que membres d'une société d'accueil -, dans une démarche complexe de mise en relation à l'altérité culturelle est également un élément important pour participer au débat sur le vivre ensemble. Nous espérons fortement que ce travail puisse y contribuer.

Références

- Ahmed, S. et al. (2003). *Uprootings/regroundings. Questions of home and migration*. Berg, Oxford.
- Ahmed, S. (1999). « Home and away: Narratives of migration and estrangement », In *International Journal of Cultural Studies*, 2, p. 329-347.
- Blunt, A., Varley Y A. (2004), « Geographies of home » (introduction), In *Cultural geographies*, 11, p. 3-6.
- Boustia, R. (2007), « From tourism to new forms of migration: Europeans in Marrakesh ». In C. Geoffroy, and R. Sibley (eds.), *Going Abroad: Travel, Tourism and Migration. Cross-cultural Perspectives on Mobility*. Newcastle upon Tyne: Cambridge Scholars, p. 158-167.
- Casado-Díaz, M. Á. (2006), « Retiring to Spain: An Analysis of Difference among North European Nationals ». In *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 32(8), p. 1321-1339.
- Dubar, C. (2000), *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*. Paris, Puf.
- Escher, A., and S. Petermann. (2013). « Marrakesh Medina: Neocolonial Paradise of Lifestyle Migrants? », In Haas, H., M. Janoschka (eds.) *Contested Spatialities: Lifestyle Migration and Residential Tourism*, London: Routledge, p. 29-46
- Fechter, A.-M. (2007), « Living in a Bubble: Expatriates 'Transnational Spaces' ». In Vered Amit (ed.), *Going first*

- class? *New Approaches to Privileged Travel and Movement*, Oxford, Berghahn, p. 33-53.
- Gustafon, P. (2006), "Place, attachment and mobility". In McIntyre, N., D. William et K. McHugh (eds.) *Multiple dwelling and tourism: negotiating, place, home and identity*, Wallingford: CAB International, p. 17-31
 - Hoffman, E. (1999), « The new nomads », In A. Assiman (ed.), *Letters of transit. Reflections on exiles, identity, language and loss*, New York, The New York Press, p. 35-63.
 - Isaïa, A. (2012), *Etude qualitative des discours de parents d'élèves de l'école française à Meknès*. Master Sciences humaines et sociales mention Linguistique spécialité Sciences du Langage Recherche. Université de Rouen.
 - Kristeva, J. (1998) *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Folio « Essais » n° 156.
 - Kurzac-Souall, A-C., (2007), « Rumeurs et cohabitation en médina de Marrakech. L'Étranger où on ne l'attendait pas », In *La revue de géopolitique Hérodote*, La Découverte, Paris, 127: 64-88.
 - Lakoff et Johnson (2003, [1980]). *Metaphors we live by*, Chicago and London: University of Chicago Press.
 - Laplantine, F. (2002), « L'anthropologie genre métis », In Ghasarian, C. (dir.). *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin, p. 143-152.
 - Lustig, M.W., Koester, J. (2012). *Intercultural competence* (7th edition). United States, Pearson.
 - O'Reilly, K. (2007), « The Rural Idyll, Residential Tourism, and the Spirit of Lifestyle Migration ». Conference paper, *Thinking Through Tourism*, London Metropolitan University, ASA.

- O'Reilly, K. and M. Benson (2009), « A new Life? Expectations, aspirations, and experiences of lifestyle migration ». In M. Benson and K. O'Reilly (eds.), *Lifestyle Migration: Expectations, Aspirations and Experience*, Ashgate: Aldershot, p. 1-51.
- Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris, Édition du Seuil.
- Rodríguez, V. (2001), « Tourism as a recruiting post for retirement migration ». In *Tourism Geographies*, 3(1). p. 52-63.
- Roudaut, C. (2012). *L'amère patrie*. *Le Monde*, 30-11-2012. http://www.lemonde.fr/societe/article/2012/11/30/impatries-l-amere-patrie_1797400_3224.html
- Schütz, A. (2003, [1944-1945]), *L'étranger, un essai de psychologie sociale suivi de L'homme qui rentre au pays*, Paris, Allia.
- Simmel, G. (1979) [1908]), « Digression sur l'étranger », In Grafmeyer Y. & Joseph I, *L'École de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, Paris : Ed. Du Champ urbain, p. 53-77.
- Therrien, C. (2009), *Des repères à la construction d'un chez-soi. Trajectoires de mixité conjugale au Maroc*. Thèse de doctorat, Université de Montréal [en ligne], https://papyrus.bib.umontreal.ca///1866/4048/4/Therrien_Catherine_2009_These.pdf
- Therrien, C. (2012), « De lo que la categoría de « quest migrants » permite aclarar acerca de las trayectorias de migración de amenidad », In Adriana Otero y Rodrigo González (Eds), *La sombra del turismo. Movilidades y desafíos de los destinos turísticos con migración de amenidad*, Argentina, Ceplades, p. 129-147.
- Therrien, C. (2014/2015). *En voyage chez soi. Trajectoires de*

couples mixtes au Maroc. Ste-Foy : les presses de l'Université Laval (2014) ; Casablanca : La Croisée des chemins (2015).

- Therrien, C. et N. Harrami (2010), Country report of the Moroccan team. TRANS-NET research project, funded by the European Commission 7th Framework Research Programme.

Therrien, C. et C. Pellegrini (2015) « La migration des Français au Maroc : du désir de « l'ailleurs » à une réalité remplie d'ambivalence, » *Journal of North African Studies*, 20(4), p. 605-621.

- Tremblay, R. et K. O'Reilly (2004), « La mise en tourisme des communautés transnationales: le cas des Britanniques en Espagne et Québécois en Floride ». In *Tourism Review* 59, p. 20-23.

- Walsh, Katie (2006), « Dad says I'm tied to a shooting star! Grounding (research on) British expatriate belonging ». In *Area* 38, p. 268-78.

Web Sites: Ambassade de France (Maroc): www.ambafrance-ma.org/presence-francaise/index.cfm

Analyse schématique des représentations du « chez-soi »

Afin de saisir les représentations du « chez-soi » des migrants français nous avons analysé le contenu de chaque entretien de manière globale et singulière, afin de relever les éléments centraux de chaque narration et ce, dans le but de créer une typologie des représentations du « chez-soi ». Pour se faire nous avons analysé les réponses données aux questions suivantes qui, au-delà de leur aspect très concret, renvoie à la façon dont ces individus construisent leur identité. Où ces Français se sentent-ils chez eux et qu'est-ce qui fait qu'ils se sentent chez eux (ou non) dans ce(s) lieu(x) ? Quels sont leurs projets d'avenir ? Envisagent-ils un retour en France, ont-ils comme projet de s'installer au Maroc à long terme ou se projettent-ils dans un parcours de mobilité qui les guiderait vers d'autres destinations ? Où s'imaginent-ils passer leurs vieux jours et qu'envisagent-ils comme lieu d'enterrement souhaité ? Voici les différentes typologies que cette analyse a permis de créer :

A. Le « chez-soi » est mobile

1. Le chez-soi est intériorisé et voyage avec le sujet

1.1. Le chez-soi comme centre imaginaire : un chez-soi pluriel, mobile et affectif

1.2. Le chez-soi est le reflet d'une identité nomade

2. Le chez-soi, conçu comme un espace à construire, peut être mobile

2.1. Un espace physique et de sens (foyer)

2.2. Un espace intérieur (quête) – nécessité de distanciation

B. Le chez-soi est un espace (significatif) non transportable qu'on laisse derrière soi (perte)

C. Le chez-soi est un sentiment et un espace qu'on cherche (temporairement/ depuis toujours)